


VE RI
TAS

HISTORIQUE SOMMAIRE

DU

39E RÉGIMENT D'INFANTERIE

2ME ÉDITION

ROUEN

IMPRIMERIE DU 39e DE LIGNE

1901

HISTORIQUE SOMMAIRE

DU

39e RÉGIMENT D'INFANTERIE

HISTORIQUE SOMMAIRE

DU

39E RÉGIMENT D'INFANTERIE

2ME ÉDITION

ROUEN

IMPRIMERIE DU 39e DE LIGNE

1901

HISTORIQUE

du 39e Régiment d'Infanterie de Ligne

« On ne va pas plus gaiement aux noces que ces soldats à l'assaut », s'écriait le maréchal de Turenne, en voyant au siège de Spire, en 1635, monter à l'assaut les soldats du 39e.

Plus d'une fois, le 39e méritera pareil compliment par son entrain dans le danger ; son histoire est pleine d'actes d'héroïsme, héroïsme qui s'est manifesté non seulement dans les guerres et les nombreuses batailles où la France a été victorieuse, mais encore aux moments où la fortune des armes nous a trahis. Ce sont ces traits d'héroïsme que ce résumé de l'histoire du Régiment a pour objet de placer sous les yeux de ceux qui servent et sont appelés, peut-être, à combattre sous son drapeau.

CHAPITRE PREMIER

Le 39e Régiment de Ligne sous l'ancienne Monarchie

Levé en 1629 sous le règne de Louis XIII par le baron de Mesle, à Liège, pour la garde du prince archevêque de Liège, le Régiment fut d'abord incorporé au titre étranger dans une armée que le cardinal de Richelieu dirigeait sur les Alpes, et assista au combat de Veillane.

En 1633, pendant la période française de la guerre de Trente ans, il se distingua dans la campagne dirigée contre le duc de Lorraine, notamment au siège de Nancy, où il se fit remarquer par son habileté à remuer la terre et à établir les travaux et redoutes d'approche.

Après avoir contribué à la prise de Hagueneau, à celle de Saverne, il eut à faire à lui seul, en 1634, le siège du château de Wildenstein où s'étaient réfugiés les débris de troupes allemandes et lorraines qui venaient d'être battues et dispersées par les Français, forteresse assise sur un rocher presque inaccessible.

Le Régiment commença par déloger cinq cents arquebusiers ennemis des anfractuosités de la montagne, où ils faisaient une défense avancée, mit en fuite les convois et troupes de secours, repoussa les sorties et força la garnison à se rendre, lui accordant généreusement les honneurs de la guerre.

La prise de ce château fut une grande perte pour l'empereur d'Allemagne et le duc de Lorraine, alors alliés, qui en avaient fait un de leurs principaux boulevards.

Le Régiment termina cette campagne brillante en prenant part à la prise de Philippsbourg.

C'est l'année suivante, en 1635, qu'au siège de Spire, au moment de l'assaut, il s'attira du maréchal de Turenne, par sa bravoure et son entrain, l'éloge placé en tête de ce récit.

A cette époque, le Régiment portait le nom de ses colonels, et le 39e avait eu successivement à sa tête, après le baron de Mesle, MM. de Hautefeuille, de la Blocquerie, de Vallemont. C'est sous les ordres de ce dernier colonel, qu'en 1638, le régiment surprit et fit prisonnier, dans le village de Monteaulin, un régiment ennemi qui s'y gardait mal, et fit preuve de courtoisie et de générosité toutes françaises en rendant sans exiger aucune rançon « une belle demoi-« selle en l'âge de 17 ans, fille d'un officier lorrain, qui se « trouvait parmi le butin du vainqueur. »

En 1642, sous le commandement du colonel de Guiche, assiégé dans la place de la Bassée par les Espagnols, il eut dans de vigoureuses sorties plusieurs officiers tués ou blessés : les capitaines Didier tué, Perrault d'Elvan, Lagüe et Martel blessés, et dut rendre la ville à des forces très supérieures, mais avec les honneurs de la guerre.

En 1643, à la fameuse bataille de Rocroy, gagnée par le prince de Condé, le colonel de Guiche est cité pour sa valeur ; et toujours sous le commandement en chef de Condé, le Régiment se fait remarquer au siège de Thionville et à la bataille de Fribourg ; dans cette dernière bataille, livrée par Turenne et Condé réunis au grand général bavarois Mercy, deux officiers du Régiment, renommés pour leur bravoure, les capitaines Lépine et Lécuyer furent tués.

Le Régiment prend une part glorieuse à la bataille de Nordlingen. Le 3 août, à 5 heures du soir, l'armée française commençait son mouvement offensif ; on allait avoir à surmonter une résistance opiniâtre

Le Régiment faisait partie de l'attaque principale contre le village d'Allerheim, véritable clef de la position ; ce village fut rapidement enlevé ; l'ennemi voulut le reprendre et la mêlée devint bientôt terrible. Après une lutte acharnée de part et d'autre, les Français restent maîtres de la position et le Régiment bivouaque sur le terrain où il avait combattu pendant plusieurs heures avec la plus grande intrépidité.

En 1647, le Régiment, qui avait surabondamment fait ses preuves, est admis au titre français.

Les traités de Westphalie mettent fin à la guerre de Trente ans.

En 1664, le Régiment fut envoyé avec d'autres troupes par Louis XIV au secours de l'empereur d'Autriche contre les Turcs, qui menaçaient Vienne, et se fit remarquer à la victoire de Saint-Gothard, qui sauva l'Autriche.

Le Régiment était alors commandé par le duc de Grammont, auquel succéda son fils le comte de Louvigny, devenu marquis de Grammont. Sous les ordres de ce dernier colonel le Régiment, après avoir pris part à quelques opérations de la guerre de Hollande, fut embarqué comme troupe de débarquement sous les ordres de Duquesne, pour aller combattre en Sicile contre les Espagnols.

Louis XIV avait à ce moment à lutter contre la première coalition à laquelle mit fin la paix de Nimègue, en 1678.

La France eut à reprendre les armes contre l'Allemagne, l'Espagne, la Hollande, la Suède, réunies par la Ligue d'Augsbourg ; et le 39e, sous les ordres du comte de Guiche, devenu colonel l'année précédente, se fait remarquer, en 1688, dans la guerre sur le Rhin, à l'assaut de l'ouvrage à cornes de Philippsbourg, qui fut pris par les Français ; puis l'année suivante, dans les Pays-Bas, à la bataille de Fleurus, gagnée par le maréchal de Luxembourg sur le terrain où, en 1794, nous devions remporter une autre victoire.

La victoire de Fleurus permit de faire le siège de Mons auquel assista Louis XIV. La ville capitula après neuf jours de tranchée (avril 1691).

C'est à ce siège que sept soldats du Régiment, dont les noms sont malheureusement perdus, descendirent en plein jour de l'ouvrage à cornes dans le chemin couvert du corps de place, et y prirent à l'ennemi trois barils de poudre et un panier de grenades qu'ils rapportèrent dans la tranchée.

L'année suivante, 1692, le Régiment prenait part, sous les yeux du roi, à la prise de Namur, la plus forte place des Pays-Bas.

Dans une sortie, le gouverneur de la ville, le jeune comte de Lemos, est tué par un grenadier du Régiment, qui avait à cœur de venger la mort de son lieutenant.

Le corps du gouverneur, réclamé par la garnison, lui est rendu aussitôt et le grenadier renvoie en même temps les trente-cinq pistoles trouvées sur le mort en disant : « Tenez, voilà son argent, les grenadiers ne mettent la main sur leurs ennemis que pour les tuer ! »

En 1693, le Régiment prend une part importante à la bataille de Neerwinden, gagnée entre Liège et Louvain par le maréchal de Luxembourg sur Guillaume III, prince d'Orange, stathouder de Hollande, futur roi d'Angleterre.

Le Régiment était placé au centre, au poste le plus périlleux. Les brigades de l'aile gauche venaient d'emporter le village de Neerwidden. Comprenant que là était la clef de la position, le prince d'Orange y envoie de nombreux renforts de troupes fraîches, qui le reprennent.

C'est à ce moment que le duc de Bourbon, se mettant à la tête de la brigade dont faisait partie le Régiment, attaque Neerwinden pour la deuxième fois et en chasse l'ennemi après la plus opiniâtre résistance.

Bientôt le Régiment est attaqué par de nouvelles forces, il perd un peu de terrain. mais, par de prodigieux efforts, il se maintient dans le bois de Neerwinden et laisse ainsi le temps au maréchal de Luxembourg de conduire lui-même une troisième et décisive attaque.

Pendant plus d'une heure et demie, les deux infanteries luttent avec fureur, le succés est douteux. Un feu violent

épuise les munitions; c'est alors que le Régiment, avec toute l'infanterie de l'attaque, met la baïonnette au bout du fusil et se rue sur l'ennemi à l'arme blanche.

Ce fut la première charge à la baïonnette exécutée dans une bataille, son effet fut irrésistible. La baïonnette était désormais l'arme française.

Cette victoire glorieuse, qui fut le dernier triomphe de Luxembourg, laissa entre les mains des Français soixante-quinze canons et quatre-vingt-cinq drapeaux.

Le traité de Ryswick, en 1697, mit fin à cette guerre, mais en 1701 commence la guerre de la succession d'Espagne : la France, qui avait placé sur le trône d'Espagne, disputé par un archiduc, le petit-fils de Louis XIV, avait contre elle l'Angleterre, la Hollande, le Portugal, et la plupart des états de l'Allemagne, qui avaient pris parti de la Maison d'Autriche.

Commandé successivement, par le marquis de Noailles, puis par le marquis de Coetquen, le Régiment assista à la victoire de Hochstedt, gagnée par le maréchal de Villars sur les armées impériales; l'année suivante, dans les mêmes plaines, le Régiment sut, par sa conduite dans cette nouvelle bataille de Hochstedt, qui nous fut contraire, mériter d'être cité avec éloge dans le rapport envoyé par le maréchal de Marsin au Ministre de la guerre.

Quatre ans plus tard, en 1708, il se couvrait de gloire à la défense de Lille, qui fut dirigée par le maréchal de Boufflers, et qui dura quatre mois.

Le prince Eugène avait ouvert la tranchée le 22 août. Le même jour, deux compagnies de grenadiers du Régiment furent placées dans une chapelle, d'où elles incommodèrent si fort les travailleurs ennemis que, deux jours après, le prince Eugène mit en mouvement trois cents grenadiers soutenus par quelques bataillons pour les déloger.

Leur résistance fut des plus énergiques. Les deux capitaines Lajonchères et Fayolles, tous deux officiers de distinction, se firent tuer avec cinquante de leurs hommes;

les autres grenadiers français furent faits prisonniers de guerre, mais, par le feu de cette petite troupe, l'ennemi avait eu plus de deux cents hommes tués, trois cents autres blessés, et parmi ceux-ci un major des troupes palatines.

Il s'agissait, un jour, d'aller reconnaître les progrès d'une mine dont on redoutait les effets. Le maréchal de Boufflers propose cent louis au soldat qui exécuterait cette dangereuse reconnaissance. Cinq grenadiers se présentent successivement, tous sont tués ; un sixième s'offre de nouveau et s'acquitte avec succès de sa mission.

Sur les renseignements que lui rapporte cet homme courageux, Boufflers exécute une sortie vigoureuse, repousse l'ennemi, lui fait essuyer des pertes terribles, et détruit ses ouvrages. Quand Boufflers voulut récompenser cet acte de bravoure par la somme promise, le grenadier refusa, en se contentant de dire : « Grand merci mon général, on ne va pas là pour de l'argent ! » Le maréchal le fit officier sur le champ.

Le 11 septembre, dans une sortie, le colonel fut blessé à la tête du Régiment.

Le 22 septembre, le Régiment défendait pied à pied, avec une énergie relevée dans le rapport du maréchal de Boufflers, la partie des ouvrages confiée à sa garde.

Le 5 octobre, à la défense d'un chemin palissadé, son lieutenant-colonel était tué.

Enfin, après avoir épuisé toutes les ressources en vivres et en munitions, après avoir vu la garnison réduite de 10,000 hommes à 5,600, Boufflers invite le prince Eugène à venir partager avec lui le dernier quartier de cheval qui lui restait.

Le prince Eugène, en admiration devant tant de courage, laissa à Boufflers le soin de dicter lui-même les conditions de la capitulation de la ville, et lui dit, quand il le reçut :

« Monsieur le Comte, je suis glorieux d'avoir pris Lille,
« mais j'aimerais encore mieux l'avoir défendu comme
« vous ! »

Le colonel de Coetquen fut nommé maréchal de camp en

raison de sa belle conduite dans ce siège : il fut r emplacé par le marquis de Tourville, sous les ordres duquel le Régiment combattit à la bataille de Malplaquet, livrée par le maréchal de Villars, près de Mons, au duc de Marlborough, défaite glorieuse à l'égal d'une victoire.

Le 14 juillet 1712, à la bataille de Denain qui, gagnée par le maréchal de Villars sur le prince Eugène, fermait à ce grand général ennemi la route de Paris, le colonel de Tourville paye son courage de sa vie. Il est remplacé par le Marquis de Meuse.

A cette époque, le Régiment portait l'habit blanc à parements rouge et avait six drapeaux composés de deux quartiers violets, couleur qui rappelait sa première formation au service du prince archevêque de Liège, et deux quartiers rouges, couleur affectée, à l'époque de sa création, aux troupes étrangères du Nord.

Sous le règne de Louis XV, le Régiment, qui avait eu pour colonels le comte de Meuse succédant à son père, et, après lui le marquis de Montmôrin Saint-Hérem, fit la guerre contre la Maison d'Autriche ; il s'y distingua à la prise d'Egra en Bohême, à la reprise des lignes de Wissembourg, où son colonel fut blessé, et à la bataille de Raucoux, gagnée en 1746 par le maréchal de Saxe. Dans cette sanglante bataille, la brigade où se trouvait le Régiment plie à la première décharge et perd du terrain. Le colonel rallie promptement son régiment, saisit un drapeau des mains de celui qui le portait et va le planter sur le bord des retranchements ennemis. Les soldats, ranimés par son audace, se précipitent sur ses pas dans le chemin qui sépare les villages de Varoux et de Raucoux et emportent les redoutes établies sur ce point.

Le corps perdit dans cette affaire presque tous ses grenadiers et un nombre considérable d'officiers. Les capitaines de Laydet et de Lacoste, tous deux parvenus plus tard au grade de lieutenant-colonel, y furent blessés.

Le colonel y fut également blessé et présenta au roi

quatre pièces de canon enlevées par son régiment, qui obtint, comme quartiers d'hiver, la ville de Bruxelles, en récompense de sa belle conduite.

Le 1er décembre, le marquis de Montmorin Saint-Hérem succéda à son père dans le commandement du Régiment·

L'année suivante, le maréchal de Saxe gagna encore la bataille de Lawfeld, dans laquelle, grâce à la résistance énergique du Régiment dans le village de Willingen, l'ennemi ne put percer le centre de l'armée française.

En 1748, la paix d'Aix-la-Chapelle mit fin à la guerre.

Envoyé en 1756, au commencement de la guerre de Sept ans, à Toulon puis en Corse, — la Corse, qui appartenait au Gênois, était depuis quelques années occupée par la France — le Régiment sut, par l'attitude de ses soldats, faire naître chez les habitants une sympathie qui facilita plus tard le rattachement définitif de cette île à la France.

Par ordonnance du 10 décembre 1762, le Régiment prend le nom d'*Isle-de-France* et, le 1er janvier 1791, Isle-de-France quitta son nom de province pour prendre le no 39, sous lequel il combattra jusqu'en 1793. Ses colonels successifs furent le marquis de Cressolles en 1762, le marquis de Bérenger en 1764, le vicomte d'Hautefeuille en 1780, le marquis de Montgaillard en 1788, et, la même année, le comte de Saysseval.

Son uniforme, au moment où il quitta son nom de province, se composait de la veste blanche, de la culotte blanche et de l'habit blanc, parements jonquilles et boutons blancs, avec le numéro 39. Au moment où il prend le no 39, on lui donne les parements, pattes, revers et collets bleu céleste, les boutons jaunes ; la cravate blanche du drapeau est remplacée par une cravate tricolore, et la fleur de lys, qui termine la hampe, par une flèche. Le drapeau lui-même prend en 1792 les couleurs rouge, blanche et bleue ; les anciens drapeaux furent brûlés à Brest.

Pendant les premières guerres de la République, un des bataillons du Régiment fut envoyé aux Antilles à deux

reprises, tandis que l'autre bataillon prenait part aux opérations des armées républicaines de l'Ouest contre les Vendéens, continuant à faire preuve des qualités militaires qui avaient déjà fait distinguer le Régiment.

Les deux derniers colonels de l'ancien 39e furent les colonels de Loras et Prat ; ce dernier fut tué dans un des engagements de la guerre de Vendée.

L'histoire du Régiment va devenir l'histoire de la 39e demi-brigade de bataille.

CHAPITRE II.

Historique de la 39e Demi-Brigade de Bataille (1793-1796)

En 1793, eut lieu une réorganisation générale de l'infanterie. Afin de pouvoir utiliser les bataillons de volontaires, levés pour résister à la première coalition, on les réunit aux bataillons expérimentés et disciplinés de l'ancienne armée, et on forma ainsi de nouveaux corps de troupes qui changèrent leur appellation de régiment en celle de demi-brigade de bataille. Deux cent onze demi-brigades de bataille furent ainsi constituées.

La 39e demi-brigade fut organisée, le 20 octobre 1793, à Saint-Jean-Pied-de-Port, avec un bataillon de l'ancien 20e régiment de ligne (régiment de Cambrésis) et deux bataillons de volontaires des Basses-Pyrénées. Elle eut pour chefs les colonels Thiballier, Bellet, Pourailly. La 39e

demi-brigade de bataille fit au début partie de l'armée des Pyrénées-Occidentales, chargée de défendre notre frontière contre l'invasion espagnole.

Le 22 octobre 1793, le 2e bataillon de cette demi-brigade mérita une mention particulière du général Arnaudat, à la suite de la part qu'il avait prise à un engagement à Baigorry. Une colonne ennemie de douze cents hommes, à la faveur du brouillard, s'était avancée jusqu'à deux cents toises du village de Baigorry, après avoir incendié plusieurs habitations sur sa route. Un détachement du bataillon, envoyé à sa rencontre, mit cette colonne en fuite.

Après avoir été un moment désignée comme troupe de choix pour aller renforcer les troupes républicaines en Vendée, désignation qui fut contremandée, la 39e demi-brigade eut l'honneur d'être envoyée (janvier 1794) de Bayonne à Perpignan pour prendre part à la glorieuse campagne des Pyrénées-Orientales, sous les ordres immédiats du général Delasalle et sous le commandement en chef du général Dugommier.

Campagne des Pyrénées-Orientales

Dugommier organisa avec soin son armée avec tous ses services, et, afin d'obtenir de ses troupes un effort plus sérieux et plus rapidement décisif, mit en premier échelon celles qui avaient déjà fait leurs preuves et sur lesquelles on pouvait compter.

C'est ainsi que la 39e demi brigade, à l'effectif d'environ treize cents hommes, fit partie de la division de droite, sous les ordres du général Augereau. Harcelés par nos troupes, dans de nombreuses escarmouches, les Espagnols, « ne « pouvant plus contenir ces maudits Français qui ne leur « laissaient plus de repos, » abandonnent définitivement tous leurs forts avancés et se retirent dans les solides retranchements du Boulou.

Bataille du Boulou

30 Avril, 1er Mai 1794

La division Augereau, dont la 39e fait partie, est chargée d'une diversion sur la gauche ; le 28 avril, la 39e chasse les Espagnols du village d'Oms.

Le 29 avril, la 39e résiste avec opiniâtreté aux attaques de l'ennemi revenu en force, et ne se retire au camp d'Oms qu'après avoir fait subir des pertes sensibles aux Espagnols. Le 30 avril, tandis que les troupes dont la 39e fait partie contiennent les efforts de l'aile gauche espagnole, l'armée française prononce son attaque sur l'aile droite ; l'ennemi bat en retraite, poursuivi vigoureusement par les Français.

La 39e demi-brigade menace sa ligne de retraite, en se rendant maîtresse de Saint-Ferréol, et change sa retraite en déroute.

Le général Augereau, avec sa division, poursuit l'ennemi jusqu'à St-Laurent-de-Cerdans, sans parvenir à l'atteindre complétement ; il s'avance dans la vallée de la Mouga. Cette position était très en l'air, aussi l'ennemi tente-t-il de nous infliger un échec ; il est repoussé, grâce à la vaillance de nos troupes et notamment du 3e bataillon de la 39e qui était à Darnious, et lui fit quatre-vingts prisonniers. La rencontre avait été terrible.

Transporté au récit qui lui en est fait, le club des Jacobins de la capitale vote d'enthousiasme une prime à la brigade Mirabel (à laquelle appartenait la 39e demi-brigade) ; les soldats repoussent avec indignation ces offres d'argent, ne demandant qu'à se dévouer à la patrie, et joignent à leur fière réponse 6612 livres, prix de la vente des armes espagnoles, afin qu'elles soient distribuées aux familles des soldats tués dans cette série d'engagements.

Bataille du 17 Novembre 1794

Après avoir continué à repousser quelques attaques des Espagnols, le général en chef, pour faire cesser l'inac-

tion qui pesait aux soldats et augmenter les ressources nécessaires à la subsistance des troupes, résolut d'attaquer l'armée espagnole, dans les solides retranchements qui la couvraient, sur le plateau de la Madeleine. La division Augereau était chargée de tourner l'ennemi par sa droite. Au point du jour, le mouvement était achevé, et la 39e demi-brigade franchissait avec un élan admirable les pentes d'accès du plateau, sous le feu de l'ennemi. Malheureusement l'attaque de la colonne de gauche avait échoué et le général Dugommier était mortellement frappé.

Une bataille est encore livrée le lendemain, mais la 39e, qui avait été assez éprouvée la veille, reste en réserve. Cette seconde bataille, plus heureuse que la première, fit tomber définitivement le système des redoutes espagnoles.

A la suite de cette série de brillantes affaires, qui avaient réduit considérablement ses effectifs, la 39e demi-brigade jouit d'une période de repos qui lui permit de se refaire ; elle fut cependant chargée de garder le fort de Figuières, qui venait de tomber entre nos mains.

Au mois de juillet 1795, l'armée des Pyrénées-Orientales est dissoute. La 39e y avait servi avec distinction sous les ordres du plus brave et du plus avantureux de tous les généraux de la République.

En Italie, où elle va être envoyée, elle se montrera à hauteur de la réputation qu'elle vient d'acquérir.

Cette guerre des Pyrénées-Orientales, avec toutes ses difficultés, avait été une rude école pour le soldat, et Napoléon Ier, dictant ses mémoires à Saint-Hélène, pourra citer, à bon droit, comme les plus solides, les troupes qui y ont pris part.

Campagne d'Italie

Au mois de février 1796, la 39e demi-brigade, qui avait quelque temps tenu garnison à Nice, en attendant son passage en Italie, est acheminée vers la Rivière de Gênes.

Peu de temps après son arrivée, Bonaparte, général en chef, la passe en revue avec la 69e et exprime sa satisfaction aux troupes, dans le rapport du 17 au 18 germinal (17 avril 1796). « Le général en chef a passé la revue des « 39e et 69e demi-brigades. Il a été satisfait de la tenue, de « l'habillement et des armes de ces deux corps, de leur « discipline et instruction, du bon esprit et de l'ardeur dont « ils sont animés ; il en a témoigné son contentement aux « officiers et sous-officiers, et il est persuadé que tous les « corps de l'armée d'Italie méritent les mêmes éloges. »

Le 12 avril, la 39e demi-brigade, en tête de la division commandée par le général Augereau, franchit les Apennins et va bivouaquer à Carcaré.

Le lendemain, 13 avril, la demi-brigade est aux prises avec l'ennemi, son 3e bataillon à Millesimo dont il s'empare, ses deux autres bataillons à l'attaque de la montagne de Cossaria, où les Autrichiens s'étaient retranchés dans un vieux château, assis dans une position très forte ; il fallait à tout prix les en déloger.

Augereau forme ses colonnes d'attaque. Le premier bataillon, malgré des obstacles formidables, monte à l'assaut ; il est repoussé avec pertes, mais la contenance des troupes a intimidé l'ennemi, et le lendemain, quand on s'apprête à renouveler l'attaque, les Autrichiens se rendent.

Le chef de brigade Bellet avait été frappé mortellement au combat de Millesimo. Un volontaire de la 39e demi-brigade, Jean Beauguard, avait montré, dans la journée du 13 avril, la plus grande intrépidité : trois fois il était monté sur les remparts dn château, et trois fois il avait été renversé à coup de pierres.

La 39e prit part, dans les journées suivantes, à l'attaque des retranchements de Ceva et continua à faire preuve de la plus grande intrépidité ; cette affaire fut meurtrière : MM. Bella, chef de bataillon, Guiton, capitaine, Ortelez, lieutenant, et Dunot, sous-lieutenant, étaient tués ;

MM. Barréve, lieutenant, Pujas et Habattut, sous-lieutenants, étaient blessés. Parmi les sous-officiers et soldats, vingt-cinq avaient été tués et cinquante-sept blessés.

Le 1er mai, la 39e demi-brigade est dirigée sur le Pô, qu'elle doit franchir à Plaisance ; elle arrive en face de cette ville, le 7 mai 1796. Deux escadrons ennemis semblaient vouloir disputer le passage sur la voie opposée ; les grenadiers de la 39e se jettent dans des bateaux et, une fois sur l'autre rive, mettent en fuite les cavaliers après quelques coups de fusils, La demi-brigade toute entière traverse le fleuve et entre dans le Milanais.

Le 8 mai 1796, précédée par ses compagnies de grenadiers (il y en avait une par bataillon), la 39e demi-brigade marche sur Fombio et en chasse la cavalerie ennemie, malgré la résistance énergique qu'elle lui oppose ; l'ennemi est poursuivi jusque sous les murs de Pizzighettone.

Bataille de Lodi

Le 17 mai, la 39e prend part à la mémorable bataille de Lodi.

Derrière le pont, et en défendant les approches, toute l'armée ennemie s'était rangée en bataille ; une vive fusillade s'échangea. La colonne d'attaque fut formée et lancée sur ce pont. Le feu terrible de l'ennemi fit un moment reculer la tête de notre colonne, mais les généraux se précipitèrent en avant et la ramenèrent à l'ennemi qui fut mis en déroute.

Dans cette glorieuse journée, Sauta, grenadier du deuxième bataillon, s'empara d'une pièce de 7 attelée et conduite par deux canonniers qu'il tua. Seul, il tourna la pièce contre l'ennemi et allait faire feu, quand une charge de cavalerie le força à se jeter dans uu fossé. Cependant, il put garder la pièce.

Après cette affaire, la 39e demi-brigade se rend à Milan, puis à Brescia.

Une nouvelle réorganisation de l'infanterie allait donner le n° 39 à un autre corps de troupe.

CHAPITRE III

Historique de la 39e demi-Brigade de Ligne (1796-1803)

La nouvelle 39e demi-brigade fut complètement formée à Tortone, en Italie, le 16 juin 1796, à l'aide des éléments ci-après :

46e et 121e demi-brigades ;

4e bataillon des Basses-Alpes ;

10e bataillon de l'Ain.

Elle fit partie de l'armée d'Italie sous le commandement en chef de Bonaparte, et eut pour chefs Prompt, de 1795 à 1799, et Maucune, de 1799 à 1803.

Campagne d'Italie (1796)

Avant même d'avoir sa formation complète, elle commença à s'illustrer, le 20 avril 1796, à l'attaque de Saint-Michel, village qui fut enlevé après le franchissement d'un pont sous le feu ennemi, et après trois heures d'un combat opiniâtre. Les grenadiers de la 39e avaient perdu plus de deux cent dix hommes.

Le capitaine Clavel, commandant la 2e compagnie de grenadiers, voyant que le passage du pont, au delà duquel les Piémontais s'étaient retranchés, s'exécutait difficilement, se décida à traverser à gué la rivière, en cet endroit profonde et rapide, entraînant derrière lui plusieurs gre-

nadiers ; arrivés à leur tête du côté où étaient les Piémontais, il les chargea à la baïonnette et leur fit abandonner la défense du pont. Cette vigoureuse offensive permit à la colonne française de passer. Bouillé, sergent-major de la même compagnie, traverse la rivière à gué après le capitaine Clavel, et pendant que ce dernier dégageait un lieutenant de grenadiers, il pousse en avant avec les caporaux Guay et Thuillier et les grenadiers Babonin et Caron. Ces cinq hommes courageux coupent la retraite à soixante-dix ennemis, qui escortaient un train d'artillerie piémontaise de quatre-vingts chevaux. Ils s'étaient déjà emparés des chevaux, quand un renfort accouru à la défense de ce convoi, les entoura. Les soixante-dix hommes, qui avaient mis bas leurs armes, les reprennent et somment à leur tour les vainqueurs de se rendre. Ceux-ci refusent et se défendent avec opiniâtreté. Le caporal Guay reçoit huit blessures, et parvient avec ses autres camarades, à se faire jour, après avoir blessé une vingtaine de Piémontais. Le brave caporal Guay est mort de ses blessures.

Le 22 avril se livre la bataille de Mondovi. « La 39e demi-brigade, dit le rapport du général Berthier, se signale dans cette affaire et contribue à la victoire ».

Pendant ce combat, Grivet, caporal de grenadiers, avec deux autres soldats, dont on n'a pu retrouver les noms, enlevaient à la baïonnette une pièce de canon, qui était en batterie sur les murs de Mondovi.

Apès la bataille de Mondovi, la 39e exécute une série de marches à la poursuite de l'ennemi.

Après l'armistice de Cherasco, conclu avec le roi de Sardaigne, un gros détachement de la 39e, pendant que le reste de la demi-brigade allait occuper Tortone, fut envoyé pour prêter main forte, a Arguata, au commissaire français chargé de lever des contributions ; il eut à lutter contre une population surexcitée contre les Français, et perdit beaucoup de monde ; mais les capitaines du détachement, Imbert et Clavel, par leur fermeté et leur modération, parvinrent à calmer les habitants.

Tandis que ces événements se passaient à Arguata, le 4e bataillon des Basses-Pyrénées avait rejoint à Tortone la 39e demi-brigade, qui se trouvait complétement constituée le 4 prairial. Pendant le mois de juin 1796, les grenadiers du Régiment envoyés aux sièges de Milan et de Mantoue, méritent par leur belle conduite devant ces deux places une mention particulière du chef d'Etat-Major, général Berthier. Un détachement de la 39e assiste à la bataille de Castiglione, livrée le 5 août au général autrichien Wurmser par Bonaparte lui-même. L'officier qui en avait le commandement, le capitaine Long, quoiqu'il fut blessé, ne voulut quitter le champ de bataille qu'à la fin du combat.

La 39e demi-brigade, partie de Tortone, eut le 31 juillet, près de Brescia, une très chaude affaire avec les Autrichiens qu'elle parvint, après plusieurs heures de combat, à déloger des hauteurs de Nava ; elle perdit 42 hommes, tués ou blessés, et fit 200 prisonniers.

Le 12 août, elle attaqua l'ennemi retranché à la Rocca d'Anfo, enleva le château de vive force et fit 157 prisonniers.

Dirigée après le succès sur Storo, elle coupa l'arrière-garde ennemie forte de huit à neuf cents hommes, la fit prisonnière, enleva cinq pièces de canon et un grand nombre de bagages.

L'ennemi était tellement terrorisé par la réputation de bravoure des Français que des groupes d'ennemis subissaient la loi d'un seul soldat français. C'est ainsi que le nommé Boyard, volontaire de la 39e, poursuivant l'ennemi, arrête à lui seul quinze Autrichiens, auxquels il fait mettre bas les Armes.

Mise en marche le 2 septembre pour le Tyrol, la 39e demi-brigade délogea l'ennemi d'une forte position à Novi, lui faisant cinq cents prisonniers et lui prend deux pièces de canon.

Beaucoup d'officiers et de soldats s'étaient distingués par des actions d'éclat.

Dans cette affaire, le capitaine Maucune, les sous-lieutenants Borel et Teule, le sergent-major Bouillé et les grenadiers Belon, Lavalette, Titot et Duga, voyant qu'un groupe d'ennemis résistait à l'attaque de front, entreprennent de le tourner. Ces huit hommes s'emparent d'une hauteur qui dominait le chemin dans lequel les ennemis s'étaient retranchés et les somment de se rendre. Surpris et intimidés, les Autrichiens, au nombre de deux cents, se mettent à fuir, en jetant leurs armes.

Le sous-lieutenant Teule ne voulant pas se borner à chasser l'ennemi, mais désirant encore faire des prisonniers, ordonne au grenadier Belon de se jeter au milieu du chemin par lequel les ennemis fuyaient, tandis que lui et les autres les fusilleraient de la terrasse où ils étaient postés. Belon obéit et croise la baïonnette, seul contre soixante hommes; le sous-lieutenant Teule décharge sa carabine contre les Autrichiens et en tue deux; les autres se rendent.

Trois officiers et cinq grenadiers de la 39e demi-brigade eurent donc la gloire d'avoir fait cinquante-huit prisonniers, et d'avoir forcé l'ennemi à abandonner une position sur laquelle il avait pendant deux heures arrêté nos colonnes.

Le 4 novembre, dans une reconnaissance faite à Borgo par le général Valette avec des compagnies de grenadiers de la 39e, et dans laquelle le détachement français s'était témérairement engagé dans une position un peu difficile, huit grenadiers arrêtèrent à eux seuls, un escadron de cavalerie ennemie, qui menaçait de couper la retraite à cette reconnaissance.

Le même jour, la 2e compagnie de grenadiers du Régiment permettait, par sa retraite en bon ordre et sa ferme contenance, à deux bataillons de la demi-brigade de se replier devant des forces supérieures par le pont de Trente, qui fut ensuite brûlé, et de mettre la ville en état de défense.

Dans la nuit du 14 au 15, cette même compagnie de grenadiers, à la suite d'ordres de retraite qui n'avaient pu lui parvenir à temps, se trouvait avec un bataillon de la 25e demi-brigade coupée du reste de la division. Sommé de se rendre, le détachement, sur l'avis du capitaine Maucune, de la compagnie de grenadiers, résolut de se faire un passage les armes à la main ; grâce au courage de cette compagnie placée à l'arrière-garde, le détachement parvint jusqu'aux hauteurs de Cagliano. L'ennemi les occupait en force. Ce fut encore la compagnie de grenadiers qui se dévoua pour ouvrir de nouveau passage à la colonne ; le capitaine Maucune et le lieutenant Teule, dont nous avons déjà eu à citer le nom, donnèrent l'exemple en se battant comme des lions, et la compagnie put rejoindre son bataillon.

Combats de Cagliano

Au premier combat de Cagliano, le 6 novembre, où l'ennemi ne put déloger nos troupes des hauteurs qu'elles occupaient en arrière de ce village, le sergent-major Philip, qui était resté pendant trois heures entre ses mains, parvint à s'échapper, poursuivi, mais non atteint par une fusillade qui ne cessa que lorsque l'ennemi le perdit de vue.

Dans un nouveau combat livré le lendemain au même point, une panique détermine un mouvement en arrière, dont cherchent à profiter les Autrichiens, qui n'avaient pu jusque-là déboucher du village. Le sergent-major Toucasse, qui portait le drapepu, l'agite en appelant les soldats de la demi-brigade à sa défense ; on se reporte en avant ; entre les mains du sergent-major Toucasse, la hampe du drapeau devient une arme meurtrière.

Le quartier-maître Rorement vient à la rescousse, entraînant des hommes à sa suite : ils tombent sur un piquet autrichien et le font prisonnier.

Le tambour-major Sigaud passe seul le pont de Cagliano pour charger les ennemis, et combat quelque temps au milieu de leurs rangs.

Ces actes de vigueur rendent tout son élan à la troupe, qui met en fuite les Autrichiens et leur fait trois cents prisonniers.

Ces braves figurent au rapport du général Berthier, chef d'état-major général, qui cite encore dans ces affaires le capitaine Vigni, de la 3e compagnie de grenadiers, le caporal Roy, qui s'est emparé d'un cheval au milieu des rangs ennemis, les caporaux Michaud et Dubouloc, qui se sont rendus maîtres d'une bouche à feu.

La demi-brigade continue à se distinguer dans une série d'affaires auxquelles elle assiste avec la division Vaudois, dont elle fait partie.

Bataille de Rivoli

(14 janvier 1797)

Au mois de janvier, une nouvelle armée de soixante mille Autrichiens, sous les ordres du général Alvinzy, descend par les montagnes qui bordent le haut Adige.

La 39e demi-brigade reçoit l'ordre d'évacuer les avant-postes qu'elle occupait sur le plateau de la Corona, mais elle ne le fait qu'en se défendant avec la plus grande intrépidité et ne quittant ses positions que lorsque les troupes, qui ont dû abandonner en avant le village de la Chapelle San Marco, ont eu le temps de se rallier ; celles-ci à leur tour, une fois ralliées, peuvent de nouveau faire face à l'ennemi et permettent à la 39e de reprendre l'offensive.

La 39e chasse l'ennemi du plateau, et s'empare de huit pièces d'artillerie qu'il avait déjà mises en batterie. Tous ces faits sont racontés avec éloge dans le rapport officiel du général Berthier sur cette journée, qui n'est autre que la fameuse bataille de Rivoli, dont le combat soutenu par la 39e demi-brigade était un glorieux épisode.

Le rapport officiel cite les capitaines Gely, Guilbert et Clavel (ce dernier nom nous est déjà connu), les lieutenants Martin et Hongrebronlons, les sous-lieutenants Courboulin et Royer ; ce dernier officier s'était dégagé de trois Autrichiens, qui le pressaient, tuant l'un, blessant les deux autres.

Le tambour-major Sigaud s'était de nouveau, avec cette héroïque témérité que nous lui connaissons déjà, lancé seul au milieu des rangs ennemis, s'emparant d'un canon de 5, d'un obusier, d'un fourgon et d'un attelage de sept chevaux.

Le 26 janvier, la 39e demi-brigade est dirigée sur le Tyrol et pénètre dans Alba à la suite d'un combat d'avant-garde, dans lequel nous retrouvons le nom du sous-lieutenant Royer, déjà cité pour sa conduite à la bataille de Rivoli.

Cet officier accompagné de quatre grenadiers, dont un nommé Augeron, entreprend de couper la retraite à vingt uhlans, qui harcelaient notre avant-garde, et se porte, à ce dessein, au milieu d'un chemin par lequel les uhlans devaient passer ; ils chargent leurs armes et croisent la baïonnette. Malheureusement, la pluie qui tombait depuis plusieurs jours avait mouillé les fusils au point qu'il était impossible de faire feu. Les uhlans, voyant qu'ils n'avaient rien à craindre du feu, chargent les grenadiers et les somment de se rendre. Ceux-ci répondent en continuant la lutte.

Entre ces cinq hommes à pied et les vingt à cheval, le combat était trop inégal ; au bout de dix minutes, le sous-lieutenant Royer est culbuté et obligé de se rendre avec trois autres grenadiers. Augeron parvient à s'échapper, après avoir reçu plusieurs blessures, et avoir eu un poignet et les cinq doigts de l'autre main coupés.

Entrée dans le Tyrol allemand, la 39e demi-brigade prend part à une série de combats multipliés, méritant de nouvelles citations du chef d'Etat-Major, général Berthier. Elle a à combattre contre les montagnards qui défendent leur pays avec opiniâtreté. Elle n'a pas un moment de défaillance dans cette lutte incessante. Un compte-rendu de l'époque

nous raconte l'épisode suivant : « Un jour que la rencontre « avait été plus sanglante, les indociles montagnards regagnaient les gorges qui leur servaient d'asile. Cinq éclai- « reurs de la 39[e] imaginent de leur demander compte de « ces alertes continuelles, qui tiennent ainsi la troupe sous « les armes. Tous sont hommes de cœur, tous ont fait leurs « preuves de bravoure ; l'un est l'intrépide Boyard, qui « contraignit au combat de Storo quinze Autrichiens à lui « rendre les armes ; l'autre est Bavailler, qui, laissé sur le « champ de bataille de Cagliano, se releva tout sanglant et « s'échappa des mains de l'ennemi à travers une fusillade « meurtrière ; le troisième est Jacquet, qui enleva une « pièce de canon à Mondovi ; le quatrième, Bastide, qui « s'est distingué en vingt rencontres ; le dernier, le sous- « lieutenant Bouvier, réputé entre tous pour son brillant « courage. Ils ont entrevu une bouche à feu qui s'éloigne, « conduite par une centaine de montagnards.

« Ils forcent la marche, s'emparent de la bouche à feu, « dispersent son escorte et font douze prisonniers.

« Les paysans, en s'enfonçant dans la montagne, ont « démonté la pièce pour qu'on ne puisse pas l'emmener ; « Bouvier s'en aperçoit et veut ressaisir la roue qu'ils « emportent ; tous, aussitôt, se pressent à la suite des « fuyards. Ils les joignent, les culbutent encore, et ne cessent « de les poursuivre qu'ils n'aient atteint l'espiègle qui s'en « allait avec la roue. Ils le ramènent avec pompe et le « forcent à conduire lui-même l'obusier qu'il voulait mettre « hors d'état d'enlever. »

Cette campagne glorieuse, dont la 39[e] demi-brigade avait eu sa belle part, se termina par le traité de Campo-Formio.

En 1790, la 39[e] demi-brigade fait partie, avec deux bataillons, de l'armée d'Italie, division Dessoles, pendant qu'un autre bataillon est resté dans Alexandrie.

La division Dessoles est chargée de relier l'armée d'Italie à l'armée d'Helvétie.

Le 13 mars, le 1[er] bataillon, sous les ordres du comman-

dant Maucune, attaque vigoureusement les gorges de Fombio, et prend si bien ses dispositions, que l'ennemi se retire sans combattre, en laissant sept cents prisonniers.

Une marche des plus pénibles et des plus dangereuses, en pleine montagne, améne la 39e dans les Grisons pour y prendre part à la bataille de Tauflers.

Cette bataille fut un succès pour nos armes, et le général Dessoles, dans son rapport au général Schérer, commandant en chef l'armée d'Italie, fit ressortir le rôle important de la 39e dans cette brillante affaire.

Le chef de bataillon Maucune avait eu la cuisse traversée d'une balle et ses habits criblés de mitraille, le capitaine Guilbert avait été égalemont blessé.

Après beaucoup de difficultés, la 39e parvient à repasser dans la Valteline.

Là, elle rejoint l'armée d'Italie, et par son sang-froid et son intrépidité, contribua au bon ordre d'une retraite que l'armée devait opérer devant des forces supérieures. Envoyée avec d'autres troupes pour tendre la main à travers l'Apennin aux troupes de Macdonald, compromises au fond de la péninsule italienne, la 39e eut à exécuter en pays de montagne des marches très pénibles, qui se terminèrent par une bataille de trois jours, dites de la *Trebbia* (17 et 19 juin), dans laquelle le général russe Souvaroff força Macdonald à se jeter dans des sentiers pour dégager Gênes et l'armée d'Italie.

La 39e se battit vigoureusement à la Trebbia et eut un officier tué, le lieutenant Martin, et neuf autres blessés.

Malgré les revers qu'avait amenés la disproportion des forces, la troupe conservait un excellent moral et montrait que les Français savent au besoin résister à la mauvaise fortune.

Rien, écrit Thiers, n'égalait le patriotisme de ces soldats qui, toujours battus, n'étaient jamais découragés et demandaient toujours à retourner à l'ennemi.

Cette constance devait permettre à la France, le jour où elle pourrait opposer à ses adversaires des forces suffisantes, de

reprendre l'avantage ; mais en attendant, la 39e doit subir toutes les fatigues et toutes les tristesses d'une retraite. Sa ténacité ne faiblit pas. Ses officiers se multiplient, un grand nombre sont tués ou blessés : parmi les blessés nous retrouvons le nom du chef de bataillon Maucune, qui est devenu chef de brigade, c'est-à-dire commandant de la demi-brigade.

Dans un des engagements, un sergent, nommé Faure, est nommé sous-lieutenant sur le champ de bataille.

Devant l'armée autrichienne, portée à 120,000 hommes, sous les ordres du baron Mélas, l'armée française, commandée par le général Suchet, est obligée de se replier sur le Var, pendant que Masséna, qui avait été nommé commandant en chef de l'armée d'Italie, s'est jeté avec la moitié de l'armée, de 15 à 18 mille hommes, dans Gênes, où il va faire une défense devenue célèbre.

A Saint-Laurent-du-Var, près de l'embouchure de cette rivière, la 39e demi-brigade, réduite de 2,000 hommes à un effectif de 400 hommes, occupe un poste d'honneur, défendant la tête du pont et les hauteurs en avant ; elle dispute le passage à l'ennemi, du 13 au 27 mai 1800, faisant un jour trois cents prisonniers, chassant un autre jour les postes ennemis, mais ayant à s'arrêter devant deux bataillons hongrois retranchés derrière des abattis. Le 21 mai, l'affaire est des plus chaudes, le pont est attaqué par une colonne de six régiments ennemis, soutenue à sa droite par douze pièces d'artillerie, et à gauche par une forte frégate anglaise qui, avec deux navires plus légers, était venue s'embosser à l'embouchure du Var, et dirigeait sur la rive française le feu de pièces de gros calibre.

Ce double appui permet aux colonnes ennemies d'aborder nos retranchements, mais la résistance de la 39e demi-brigade brise tous leurs assauts. Cette magnifique défense du Var méritait les éloges suivants adressés par Carnot au général Suchet :

« La défense du pont du Var, dans les circonstances diffi-
« ciles où vous vous êtes trouvé avec la poignée de braves

« que vous commandez, sera mise au nombre des actions
« qui honorent le courage et la constance des armées fran-
« çaises.

« La République entière avait les yeux fixés sur ce
« nouveau passage des Thermopyles. Vous avez été non
« moins braves, mais plus heureux que les Spartiates. »

Le 26 mai, les Autrichiens firent une nouvelle tentative pour enlever le pont. L'attaque commença à trois heures de l'après-midi par un feu terrible. Ce feu dura jusqu'à dix heures du soir. A ce moment, les colonnes d'attaque ennemies se formèrent pour l'assaut. Les grenadiers autrichiens s'avançaient au pas de charge, en poussant de grands cris, encouragés sans doute par la cessation du feu des Français et le profond silence qui paraissait régner dans nos retranchements. Arrivés à une demi-portée de fusil, ils furent accueillis par un feu violent. Le désordre se mit dans leurs rangs qui se rompirent. Dans cette confusion, au milieu des ténèbres, les grenadiers autrichiens firent feu sur les troupes qui les suivaient, s'imaginant être tournés par des colonnes françaises.

Sur ces entrefaites, le général autrichien, ayant rétabli l'ordre, ramena ses colonnes à l'attaque, mais sans plus de succès. Deux cents sapeurs précédant l'ennemi, et munis de fascines, réussirent cependant à percer notre premier abattis, mais nos grenadiers les repoussèrent.

Ce terrible combat de nuit fut le signal de la retraite des ennemis et de la reprise du mouvement offensif de nos troupes.

L'armée de Suchet se reporta en avant. La 39e qui, dans une reconnaissance offensive, cernée par les Autrichiens, n'avait pu se faire jour à la baïonnette qu'en leur laissant cent cinquante des siens, prit une revanche éclatante deux jours après, le 29 mai, en lui faisant à Scarena, au-delà de Nice, qu'elle avait traversée, trois cents prisonniers, en lui enlevant le 2 juin, au col de Broïs, une arrière-garde de

quatre cents hommes et de quarante-deux chevaux, enfin en le forçant, à Breglio, d'abandonner sept canons et trois obusiers.

Après cette marche rapide et victorieuse, la 39e demi-brigade vint prendre position sur l'Apennin vers Acqui. La résistance sur le Var, dans laquelle elle avait joué le premier rôle, non seulement avait arrêté sur ce point l'invasion, mais avait permis à Bonaparte, devenu premier consul, d'organiser et de mettre en mouvement l'armée qui, franchissant les Alpes au grand Saint-Bernard, allait frapper le 14 juin 1800, le grand coup de Marengo.

CHAPITRE IV

Historique du 39e Régiment d'Infanterie

Un arrêté des Consuls du 24 septembre 1803 supprime la dénomination de demi-brigade, et rétablit celle de régiment.

La 39e demi-brigade devint donc le 39e régiment. Son colonel était le colonel Maucune, que nous avons eu à citer comme capitaine, comme chef de bataillon et comme chef de brigade.

Sous l'Empire, les drapeaux sont modifiés : d'un côté se trouve l'inscription : « *l'Empereur à tel Régiment* » ; sur l'autre côté sont inscrites les batailles auxquelles le régiment a pris part.

En 1804, les enseignes furent surmontées d'un aigle doré aux ailes à demi déployées ; elles étaient ornées de cravates tricolores, de franges et de broderies d'or.

Camp de Boulogne

Après avoir tenu quelque temps garnison à Paris au retour d'Italie, la 39e demi-brigade se trouvait à Cherbourg, lorsqu'elle devint 39e régiment.

En octobre 1803, le 39e fut envoyé par mer au camp de Boulogne, camp d'instruction, où se préparait une armée destinée à débarquer en Angleterre.

Le 21 avril 1804, le 39e reçut ses aigles du général Ney, qui allait devenir maréchal, et prit part, le 16 août, à la grande cérémonie dans laquelle Bonaparte, proclamé empereur, sous le nom de Napoléon Ier, depuis le 18 mai, vint distribuer aux troupes les insignes de Légion d'honneur, pendant qu'une division de la flottille, récemment partie du Havre, se réfugiant contre le gros temps à Boulogne, échangeait avec les vaisseaux anglais une vive canonnade.

L'enthousiasme était grand parmi les troupes, la visite de l'Empereur l'excita davantage encore. Le camp du 39e reçut sa visite. Le plus ancien de l'ancienne 39e demi-brigade lui est présenté, il l'interroge, veut savoir où il a combattu, où il a été blessé, et lui accorde une pension.

Tous les préparatifs étaient faits pour une descente en Angleterre, et les troupes étaient soumises à de nombreux exercices d'embarquement.

Les revers subis par notre flotte, à laquelle le mauvais temps avait interdit l'entrée de la Manche, et une coalition nouvelle, formée par l'or de l'Angleterre, forcèrent l'Empereur à changer ses plans et à porter la guerre sur le Danube.

Campagne de 1805

Le 39e fait partie du 6e corps, sous les ordres du maréchal Ney.

Le 39e est en tenue de parade, culotte blanche, guêtres noires, les grenadiers ont le bonnet en tête avec le plumet, ainsi que l'infanterie légère.

Officiers et soldats portent des branches de chêne sur leurs chapeaux, comme présage de la victoire que l'Empereur remportera sur les ennemis.

Le 39e prend part à la fameuse marche sur Ulm, où l'Empereur va faire, sans coup férir, l'armée ennemie prisonnière.

Mis en marche au commencement de septembre, le 39e arrive le 13 octobre sur le Danube au pont d'Elchingen, que l'ennemi a détruit On essaie de le rétablir, mais le feu de l'artillerie et de l'infanterie autrichiennes en rendent les approches intenables. C'est alors que les grenadiers du 39e, avec les carabiniers du 6e voltigeurs, n'écoutant que leur courage, se précipitent sur les poutrelles, sans attendre qu'elles soient revêtues de leur plancher, traversent ainsi le pont et tombent sur l'ennemi ; ils le forcent, après un combat opiniâtre, à évacuer les premières maisons, derrière lesquelles il s'était retranché, et d'où il nous faisait le plus grand mal.

Le pont était devenu plus praticable. Sur les ordres de Ney, le 39e le franchit rapidement, se jette sur l'autre rive et s'y maintient, afin de protéger le passage du reste des troupes.

Un moment séparé du 2e bataillon par la cavalerie ennemie, le 1er bataillon soutient seul le combat ; le 2e parvient à le rallier, et les deux bataillons enlèvent le plateau de Saint-Wolfgang et poursuivent de leur feu les Autrichiens en fuite.

Cette victoire, qui coupait en deux tronçons une colonne ennemie, et en rejetait l'un des deux dans Ulm, achevait l'investissement de cette place. Pour la faire tomber, Napoléon donne ordre au maréchal Ney d'enlever les hauteurs de Michelsberg, qui la dominent ; cet ordre est exécuté brillamment par les troupes du maréchal, au premier rang desquelles figure le 39e.

Le 19 octobre, la place capitule, et le 20, la garnison autrichienne, avec le général Mack, en tête, défile devant l'Empereur. Pendant ce défilé, le 39e avait pris position,

avec le corps du maréchal Ney, au centre des troupes, derrière l'Empereur. C'était une place d'honneur que l'Empereur avait voulu donner au valeureux 6e corps.

Ce succès sans précédent, qui détruisait une armée ennemie de 80,000 hommes, était dû au génie de Napoléon. Le soldat s'en rendait bien compte et disait : « Notre Em-
« pereur a trouvé une nouvelle manière de faire la guerre :
« il ne la fait plus avec nos bras, mais avec nos jambes. »
Le soir même de la capitulation d'Ulm, on lut au 39e cet ordre de l'Empereur :

« Soldats, je vous avais annoncé une grande bataille,
« mais grâce aux mauvaises combinaisons de l'ennemi,
« j'ai pu obtenir le même succès, sans courir aucune
« chance et, ce qui est sans exemple dans l'histoire des
« nations, un aussi grand résultat ne vous affaiblit pas de
« plus de 1500 hommes hors de combat.

« Soldats, ce succès est dû à votre confiance sans bornes
« dans votre Empereur, à votre patience à supporter les
« fatigues et les privations de toute espèce, à votre rare
« intrépidité ... »

Le 39e fut désigné pour escorter les prisonniers. Sa mission terminée, il reprit sa place dans le corps du maréchal Ney, opposé, dans le Tyrol, à une armée commandée par l'archiduc Charles, pendant que l'Empereur livrait à l'armée autrichienne la bataille d'Austerlitz.

Un peu plus tard, le 39e est détaché au parc d'artillerie ; c'est un temps de repos pour le Régiment, repos bien nécessaire, car la troupe, accablée de fatigue, souffrait encore du froid et de la faim ; en trois mois, le soldat avait fait près de cinq cent lieues en se battant.

Dans cette marche rapide, l'habillement et la chaussure des hommes avaient eu beaucoup à souffrir. Le soldat supportait toutes ces misères avec une gaieté et un entrain admirables. L'hiver arrivait ; le 39e, ainsi que tout le corps du maréchal Ney, alla prendre des cantonnements dans l'Electorat de Salzbourg, du côté de Klagenfurth ; il comptait 60 officiers et 1400 hommes.

Le Régiment se refit peu à peu dans ces cantonnements, auxquels en succédèrent d'autres, toujours en Bavière.

Campagne en 1806

L'Autriche avait signé la paix à Presbourg, mais la Prusse se déclara contre la France en 1806. L'Empereur concentra l'armée, et, le 14 octobre 1806, il livrait la bataille d'Iéna.

Le 6e corps, dont le 39e faisait toujours partie, était ce jour-là en réserve ; il fut employé à la poursuite de l'armée prussienne et vint investir Magdebourg, qui capitula le 8 novembre.

Le 39e n'avait eu l'heureuse fortune de prendre part à aucune des grandes actions de cette brillante campagne ; mais, dans ces marches rapides, qui harcelaient l'ennemi et l'empêchaient de se grouper pour opposer une sérieuse résistance, le Régiment n'en avait pas moins eu l'occasion de faire preuve de résistance, d'énergie, de discipline, d'entrain, et il pouvait s'appliquer ces éloges trouvés dans la lettre interceptée d'un officier prussien :

« S'il ne fallait que se servir de nos bras contre les Français, nous serions bientôt vainqueurs ; ils sont petits, chétifs, un seul de nos Allemands en battrait quatre ; mais ils deviennent au feu des êtres surnaturels ! Ils sont emportés avec une ardeur inexprimable, dont on ne voit aucune trace chez nos soldats..... »

Campagne de 1807

L'Empereur, maître de la Prusse, voulut atteindre la Russie, pour la rallier de force à son système de blocus continental.

Mis en marche vers la Vistule, le 39e y arriva le 8 décembre 1806, en vue de Thorn, situé sur la rive droite; il fallait donc pour l'occuper, franchir le fleuve. L'ennemi

avait eu soin de détruire en partie le pont de bois qui reliait le faubourg à la ville ; heureusement les bateliers polonais vinrent à notre secours. Quelques compagnies du 39ᵉ et du 6ᵉ léger s'aventurèrent bravement sur le large lit de la Vistule, et, naviguant à travers d'énormes glaçons, vinrent aborder la rive opposée sous le feu de l'ennemi, et le mirent en fuite.

Avant de prendre ses quartiers d'hiver, Napoléon résolut de frapper un grand coup. Il avait projeté un grand mouvement tournant par son aile gauche, où se trouvait le 39ᵉ, pour rejeter les Russes dans les contrées boisées et marécageuses de l'intérieur de la Pologne.

Le 39ᵉ allait donc avoir de nouvelles marches à entreprendre. Malheureusement, le temps était devenu affreux ; un dégel complet, accompagné de neiges et de pluie, avait tellement détrempé les terres, que dans certains endroits on enfonçait jusqu'aux genoux, mais la bonne humeur, le dévouement et l'entrain de tous surmontèrent ces difficultés, et le 26 décembre, on rencontra l'ennemi à Soldau. Le 39ᵉ était placé à l'aile droite des troupes d'attaque ; il n'est pas très vivement engagé tout d'abord. Quand on eût enlevé la chaussée et qu'on put pénétrer dans la ville, il entra en première ligne. Depuis 7 heures jusqu'à minuit, quatre attaques successives sont faites par l'ennemi, pour reprendre Soldau, quatre fois elles échouent devant la résistance opiniâtre de nos soldats.

La fureur des troupes assaillantes était telle qu'un capitaine prussien, tenant un drapeau et marchant devant ses hommes, qu'il excitait, vint se faire tuer jusque dans nos rangs.

Les Russes furent poursuivis pendant deux ou trois marches, et le 39ᵉ, avec les autres troupes, prit ses quartiers d'hiver ; il fut cantonné aux environs d'Osterode.

Les premiers jours de l'installation dans ce pays pauvre et ravagé furent pénibles. Le froid n'était pas très vif, mais l'humidité était pénétrante ; une pluie fine ne cessait de tomber.

Les habitants intimidés avaient enfoui leurs provisions, mais, grâce à la bonne conduite des soldats, ils se rassurèrent vite, et après quelques jours, la situation devint meilleure, on trouva des pommes de terre et de la viande sur pied, et la troupe put se nourrir et réparer ses forces.

Cependant l'armée russe s'était mise en mouvement vers la basse Vistule, au nord de nos cantonnements, cherchant à nous surprendre; Napoléon conçut le plan de la jeter à la mer.

Bataille d'Eylau

8 Février 1807

Les troupes furent concentrées ; le 39e quitte ses cantonnements le 21 janvier, et remonte vers le nord avec le corps du maréchal Ney, dont il faisait toujours partie ; ce corps arriva dans la soirée sur le champ de bataille d'Eylau ; le 39e et le 6e léger furent dirigés de suite sur une position, qui menaçait la retraite de l'armée russe. Trompant par leur vigilance l'espoir des Russes qui espéraient les surprendre à la faveur de la nuit, ils les laissent approcher, les arrêtent par un feu à bout portant, les chargent à la baïonnette et les repoussent.

Ce dernier épisode décide la retraite de l'armée ennemie à Eylau.

Après avoir pris part à la poursuite de l'ennemi, et, les 3 et 4 mars 1807, à des combats heureux à Guttstadt, le 39e fut cantonné à Altkirck, où la sollicitude de l'Empereur, s'étendant à lui comme aux autres corps, le mit en mesure de supporter le froid rigoureux de cette fin d'hiver, de réparer ses forces, de refaire son habillement.

Ses deux bataillons comptaient alors une cinquantaine d'officiers et environ seize cents hommes.

Les hostilités recommencèrent aux premiers jours de juin ; les Russes prévinrent Napoléon, en prenant l'offensive.

Le 4 juin, le 39e était aux avants-postes, au nord-est

d'Alkirch. Si le 39e, placé en avant de ce village, n'eût pas exercé la plus stricte surveillance, c'en était peut-être fait du 6e corps. Fort heureusement le Régiment était sur ses gardes ; il reçut l'ennemi avec le plus grand sang-froid, fit sur lui un feu meurtrier et ne se retira qu'après avoir jonché de morts le pied des retranchements qui couvraient le camp.

Le maréchal Ney écrivant au major général Berthier, rendait compte en ces termes de la conduite du 39e : « La « première colonne ennemie, forte d'environ 10000 hom- « mes, ne s'est emparée d'Altkirch qu'après les plus « grands efforts.

« Le 39e, commandé par le colonel Soyer, arrivé la veille, « s'est couvert de gloire, en repoussant cinq charges de « cavalerie et toutes les attaques de l'infanterie russe. La « bravoure de ce Régiment m'a permis de faire une dispo- « sition défensive.

« Les troupes ont contenu l'ennemi, en lui faisant un « mal affreux, en tués et en blessés... »

Devant l'insurmontable supériorité numérique de l'ennemi, le maréchal Ney ordonna de battre en retraite dans la direction de Deppen.

Le 6 juin, le 39e exécute avec sa division une très belle retraite par échelons, sans cesser de tenir l'ennemi éloigné par son feu et même de le repousser à la baïonnette, quand il se montre trop entreprenant.

On arrive à Deppen, qui était le point de franchissement de la Passarge ; l'ennemi nous en dispute le passage avec acharnement, mais sans y réussir. La lutte est extrêmement vive.

Pendant les journées des 7 et 8 juin, le 39e garde ses bivouacs aux environs de Deppen ; la résistance du 6e a brisé l'effort de l'ennemi, qui ne fait plus que des mouvements insignifiants ; de temps en temps, on échange des coups de fusil, mais le combat ne s'engage pas.

Le 8 juin, l'armée russe est en pleine déroute, et le 39e

est entraîné à sa poursuite dans le mouvement général du 6e corps.

Bataille de Friedland

14 Juin 1807

Le 14 juin, les Russes s'arrêtent à Friedland. C'est là qu'allait se livrer une des plus sanglantes batailles de cette terrible guerre, bataille dont le nom allait être inscrit sur le drapeau du 39e.

Les Russes s'étaient adossés à l'Alle ; il s'agissait de les y rejeter, et pour cela de s'emparer de quatre ponts, qu'ils avaient jetés sur la rivière, à Friedland.

Ce fut l'intrépide corps d'armée du maréchal Ney qui fut chargé de cette glorieuse mission. Le corps de Ney fut placé à la droite de l'armée, il devait foncer sur l'ennemi, tandis qu'on traînerait en longueur à l'aile gauche. Le 39e occupait l'extrême droite et bordait la rivière. A 5 heures 1/2 du soir, le mouvement commence, on repousse d'abord plusieurs charges de cavalerie, et on s'avance vers Friedland. La position était des plus périlleuses, car non seulement on avait à souffrir du feu des Russes, qu'on avait en face, mais sur notre flanc droit, l'artillerie russe, placée sur les hauteurs qui dominent la rive droite de l'Alle, faisait subir des pertes sérieuses au 6e corps, qu'elle prenait d'écharpe.

Le soldat se maintient dans cette terrible position sans broncher, et le 6e corps peut enfin atteindre Friedland, sous ce double feu de l'ennemi.

Une mêlée affreuse s'engage aux portes de la ville, les Russes sont refoulés sur les ponts de l'Alle, qui sont bientôt détruits ; de nombreux incendies se déclarent.

C'est à ce moment que Napoléon fait avancer son aile gauche, et rejette les troupes russes, qui étaient devant lui, dans Friedland en flammes. Il est 10 heures 1/2 du soir, et la victoire des Français est complète.

Malgré des pertes sensibles, le 39e fut employé à la poursuite, les Russes repassèrent le Niémen, et le 8 juillet 1807

fut signée la paix de Tilsitt, après une entrevue de l'empereur Napoléon et de l'empereur Alexandre, sur un radeau, au milieu du Niémen.

Le 39e prit en Silésie, à Glogau, des cantonnements qu'il occupa pendant une année.

Il était commandé par le colonel Soyer, arrivé le 3 juin, veille du combat d'Altkirch.

Au commencement d'août, le 6e corps fut désigné pour l'Espagne.

Le 39e, après avoir reçu de son dépôt, qui était à Landau, des recrues portant l'effectif de ses trois bataillons à 1700 hommes et 73 officiers, se mit en route le 7 septembre pour sa nouvelle destination.

Campagne d'Espagne

La campagne, à laquelle le 39e va prendre part, est une des plus difficiles et des plus meurtrières.

La surexcitation des populations, les difficultés d'un pays accidenté, les soulèvements préparés et organisés par l'Angleterre donnent à cette lutte un caractère tout différent de celui des autres guerres.

Le 39e arrive à Bayonne à la fin d'octobre 1807, et le 3 novembre, il se trouve avec sa division en marche sur la route de Vittoria.

Après avoir exécuté avec son corps d'armée, à la poursuite d'un ennemi qui se dérobait toujours, des marches que la mauvaise saison et l'affreux état des routes forcèrent à suspendre, le 39e vint prendre, au commencement de mars 1808, des cantonnements à la Corogne.

Il comptait, à cette date, 60 officiers et 1800 hommes environ.

Les opérations furent reprises au mois d'avril, mais en présence d'une insurrection qui s'étendait partout, le corps

du maréchal Ney fut forcé d'évacuer la Galice ; au commencement du mois d'août, il fut sur l'ordre de l'Empereur réuni à deux autres corps d'armée, sous le commandement en chef du maréchal Soult.

Cette armée eut à combattre alternativement l'armée anglaise, l'armée espagnole et les bandes de partisans (ou guerillas), qui battaient le pays.

Le 17 octobre 1807, le 39e quitte Salamanque avec tout le 6e corps et se dirige sur Tamamés, où l'ennemi avait pris position sur des rochers escarpés ; le lendemain, on en vint aux mains.

Le 39e était placé en réserve, derrière le 6e léger ; ce dernier régiment attaque l'ennemi à la baïonnette, mais il est accueilli par un feu d'enfer et ramené en arrière avec des pertes considérables.

Le 39e le recueille, et on bat en retraite lentement, prudemment, avec le plus grand ordre, sans que l'ennemi ose tenter de poursuivre.

La mauvaise saison étant arrivée, le 39e rentre dans ses cantonnements, sur la rive droite de la Tormes, pour y attendre la reprise des hostilités.

Au mois de juin 1810, après une première démonstration faite en février contre la place de Ciudad-Rodrigo, et une série de petites expéditions partielles, entreprises pour réprimer l'insurrection espagnole, expéditions dont les fatigues et les dangers ne découragent ni la valeur, ni la constance des soldats du 39e, le Régiment, qui avait reçu des renforts de France, prend part à l'investissement et au siège de Ciudad-Rodrigo.

La prise dans les premiers jours de juillet du faubourg de Santa-Cruz, rend possible l'assaut, pour lequel tout est disposé. Le 9 juillet, dès 4 heures du matin, un épouvantable feu d'artillerie accable la place d'une grêle de boulets, de bombes et d'obus ; entre 3 et 4 heures de l'après-midi, les brèches paraissent praticables et on ordonne l'assaut. Deux colonnes d'élite sont formées ; les compagnies de grenadiers du 39e sont placées à la colonne du général Loison, et

disposées dans les tranchées, musique en tête, prêtes à déboucher au premier signal. Afin de s'assurer que les brèches sont bien praticables, on demande, selon l'usage, quelques hommes d'élite, pour aller en faire l'épreuve. Ces braves gravissent au pas de course les brèches de la première enceinte, puis celles de la seconde, et arrivés au sommet de cette dernière, font feu aux cris de « Vive l'Empereur ! » puis reviennent sans avoir été atteints, aux acclamations de l'armée. Le signal d'assaut est donné, et les colonnes d'attaque arrivent à la première brèche, au moment où l'ennemi hisse le drapeau blanc sur la seconde : la ville est à nous, et nos colonnes y pénètrent.

Le 39e, après avoir pris à peine une quinzaine de jours de repos, est désigné pour un nouveau siège, celui d'Alméida; cette place capitule le 28 août.

La chute de ces deux places permet d'entrer en Portugal; il va falloir lutter pied à pied contre les Anglais, avec des effectifs bien réduits, et dans un pays aride et dévasté. Malgré ces difficultés, l'armée arrive devant le plateau de Busaco, qu'occupent les Anglais. Inexpugnable de front, la position est tournée; l'armée anglaise l'abandonne, et le 39e est entraîné dans le mouvement général de poursuite jusque devant les fameuses lignes de Torres Vedras, établies par le duc de Wellington. Pour vivre, l'armée française est obligée de s'étendre; mais le pays n'offre presque plus aucune ressource. Dans cette situation misérable, l'entrain du caractère français conserve encore ses droits : « Les soldats s'étaient créé des habitudes singulières, et qui révélaient la simple et énergique nature de notre nation.

N'ayant plus de froment, ils s'étaient accoutumés à vivre de maïs, de légumes, de poisson salé, comme s'ils étaient nés dans les latitudes les plus méridionales de l'Europe... » C'est au prix des plus grandes fatigues que les soldats parviennent à se procurer des vivres, qu'ils sont obligés d'aller chercher à trois ou quatre journées du camp.

« Ils partaient en troupe sous les ordres de leurs officiers, « exploraient les fermes, fouillaient les bois, où ils trou-

« vaient parfois les paysans retirés avec leur bétail dans « des espèces de camps retranchés, leur livraient combat, « quand ils ne pouvaient faire différemment ; puis, après « avoir vécu de leur mieux pendant le trajet, rapportaient « fidèlement le butin, dont l'armée devait vivre. Il y avait « dans cette existence, un mélange de bonne et de mau- « vaise fortune, de combats, d'avantures étranges, qui « plaisaient à leur imagination audacieuse. »

Cependant, cette position d'attente devant les lignes de Torres Vedras se prolongeait sans résultat ; le général en chef, Masséna, se décida à la retraite.

Dans l'intervalle, le colonel Lamour avait été nommé au commandement du Régiment, en remplacement du colonel Soyer, promu général.

Le 6 mars, le 39e se met en marche ; alors commence cette fameuse retraite de Portugal, qui est restée dans notre histoire militaire comme un des faits d'armes les plus remarquables. L'ennemi poursuit avec acharnement et de très près. L'armée française s'arrête à chaque instant pour faire tête, afin de donner à ses canons et à ses blessés le temps de se retirer, et parvient ainsi à traverser un pays très étendu et très difficile, sans se laisser entourer par l'armée anglaise.

Le 39e fait preuve de la plus grande énergie dans les nombreux combats qu'il est obligé de soutenir, et ne donne jamais le moindre signe de défaillance.

Le 25 mars, le Régiment touchait le sol espagnol, l'expédition de Portugal était terminée ; on avait battu en retraite pendant soixante lieues, dans un pays ruiné, suivi par un ennemi moitié plus nombreux, et sans laisser entre ses mains ni un canon, ni un blessé, ni une voiture. Le Régiment fut envoyé à Ciudad-Rodrigo avec sa division, et s'installa dans un faubourg de la ville, où il resta jusqu'en mai. Ce temps de repos était indispensable, la troupe était épuisée et les effectifs très diminués ; le versement dans ses cadres des hommes d'un quatrième bataillon reporta

l'effectif de chacun des trois bataillons à 450 hommes environ.

Au mois de mai 1811, le 39e se trouve à la bataille de Fuentès de Onoro, livrée par Masséna aux Anglais, les 3 et 5 mai 1811. La première journée surtout est sanglante. Le 5, des ordres sont donnés pour tourner la position. Le 39e entre dans le village de Pozzo Vello, la baïonnette basse, en repoussant l'ennemi ; la journée se termine par un combat d'artillerie prolongé.

Sans vouloir suivre le Régiment dans le détail des opérations continuelles et fatigantes auxquelles il prend part, nous le retrouverons au mois de juin 1812, sur la rive droite du Duero.

L'armée anglaise commandée par Wellington, avait pris l'offensive, et après s'être emparée de Salamanque, bordait la rive gauche de ce fleuve, en face des positions que nous occupions, sur la rive droite, vers Toro et Tordesillas. Le maréchal Masséna se décide à attaquer les Anglais. Il fait mine de vouloir passer par Toro, et préfère au contraire le passage à Tordesillas ; le fleuve est heureusement franchi, les Anglais se retirent ; on les suit et on leur livre la bataille dite des Arapiles.

La diminution de ses effectifs force l'armée française à se retirer ; le 39e est à l'arrière-garde, où son attitude contient l'ennemi. Le mouvement de retraite continue jusqu'à Burgos, devant laquelle le général en chef anglais Wellington met le siège.

L'arrivée de renforts, en octobre 1812, permet à l'armée française de se reporter en avant. Palencia est reprise aux Anglais et aux Espagnols, qui l'occupaient. L'ennemi est poursuivi jusqu'au Duero, sur la rive gauche duquel il repasse, faisant sauter cinq ponts, pour mettre le fleuve entre lui et nous.

Le 39e se trouvait précisément à Tordesillas, au moment où sautait le pont de cette ville.

La tour qui, sur la rive gauche, défendait ce point de passage était restée debout, et l'ennemi y avait maintenu

en observation un poste d'une trentaine d'hommes, que soutenaient d'autres postes embusqués derrière les murs des premières maisons de la rive, et un bataillon de Brunswick caché dans un bois de sapins. Ces dispositions rendaient le rétablissement du pont impossible, et il fallait cependant passer à toute force.

Onze officiers et quarante-quatre soldats, la plupart du 39e, s'offrirent pour traverser le fleuve à la nage, sous le feu de l'ennemi, bien qu'en cet endroit il fut très profond et très large et que le temps fut très froid. On disposa l'artillerie sur la rive droite pour protéger ce passage ; les armes et les gibernes furent placées sur un assemblage de quelques planches, et ces braves se jetèrent dans le fleuve, tirant ce radeau improvisé, sous la fusillade enragée de l'ennemi auquel répondait le feu de notre artillerie. Parvenus sur la rive ennemie, ils saisissent leurs armes et, nus comme ils sont, combattent avec le dernier acharnement, s'emparent de la tour et font onze prisonniers. Le bataillon de Brunswick, surpris par cette agression inattendue, avait battu en retraite.

Les documents sur ce fait d'armes ne nous ont malheureusement pas conservé les noms des soldats du 39e, qui composaient cette troupe héroïque ; ceux des officiers sont connus : c'étaient MM. Jacquemard, Galo, Morlat, Bisiau, Gabriel et Lagrange. Tous avaient déjà combattu vaillamment pendant la campagne, sous le drapeau du 39e.

Le mois de novembre était arrivé, l'ennemi était en pleine retraite. L'armée française passe le Duero, le 7 novembre, sur le pont de Tordesillas, désormais illustré par la bravoure des officiers et soldats du 39e, et se met à sa poursuite sans l'atteindre.

Pendant l'année 1813, continue, pour le 39e et les autres corps qui combattent avec lui, cette guerre d'Espagne dans laquelle, malgré le dévouement avec lequel se prodiguent nos troupes, la fortune finit par nous abandonner. Le 39e, avec toute sa division, rentre en France, en juillet 1813, par Logrono, Saragosse et Jaca, et rejoint le reste de

l'armée à Saint-Jean-Pied-de-Port. A sa suite, l'armée anglo-espagnole franchit les Pyrénées, et c'est sur le territoire français que les deux armées vont se trouver en présence.

Le 7 novembre 1813, on s'attend à une attaque de l'ennemi. Afin d'avoir des renseignements, on confie au commandant Duplan, du 39e, la conduite d'une reconnaissance, qui devait suivre la route de Valcarlos à Roncevaux. Le commandant Duplan part avec un détachement du 39e, et surprend un poste espagnol, qui s'était fortifié dans une maison crénelée. Trois sentinelles espagnoles sont tuées à coups de baïonnette, aux abords de la maison; l'ennemi s'y barricade et songe à vendre chèrement sa vie; les soldats du 39e le fusillent à travers les créneaux, un combat s'engage à bout portant; des hommes agiles montent sur le toit, y pratiquent des ouvertures, et de là, mitraillent l'ennemi. Ce combat avait duré une demi-heure, le poste était forcé; un lieutenant et dix soldats espagnols étaient tués, et le détachement du 39e, conduit avec intelligence par le commandant Duplan, n'avait eu qu'un seul homme tué et un autre blessé; il regagnait dans la soirée le cantonnement, ramenant un sergent et sept soldats espagnols.

Le maréchal Soult rendit compte au Ministre en termes très élogieux de la belle conduite du commandant Duplan et des hommes du 39e. Profitant des renseignements que rapportait cet officier, il fit attaquer le lendemain les Espagnols sur le mont Grospile. Le 39e prit part à cette affaire dans laquelle l'ennemi fut culbuté, en laissant dans nos mains cent cinquante prisonniers et un pareil nombre de mulets chargés. Le colonel Thévenet et le commandant Duplan furent de nouveau cités à cette occasion.

Malgré ces brillantes actions, malgré la résistance acharnée faite, le 5 février 1814, au village de Saint-Bois par le 39e, l'armée française doit continuer le mouvement de retraite devant la supériorité numérique de l'ennemi; le 24 mars, elle arrive à Toulouse, dont elle dispose la défense. Le 39e se trouve placé sur le canal, et occupe une partie des

maisons crénelées, entre la porte de Matabiau et l'embouchure du canal. Le 10 avril, l'ennemi commence vigoureusement son attaque; les Français se défendent avec opiniâtreté, et, jusqu'au 12, le 39e conserve ses positions sans céder un pouce de terrain. Le 12, dès la pointe du jour, le Régiment reçoit l'ordre de battre en retraite ; il est à l'arrière-garde de l'armée. On se dirige sur Villefranche, et, dans la soirée, on bivouaque sur les hauteurs de Montferrand.

Sur ces entrefaites, le maréchal Soult ayant eu connaissance des évènements de Paris, suspend sa marche, et, le 17 avril, arrive la nouvelle de l'armistice, en même temps que celle de l'abdication de l'Empereur.

Dans le courant de mai, l'ordre est donné de dissoudre l'armée, et les éléments du 39e servent à former un 37e régiment qui, pendant les Cent-Jours, reprend son n° 39, mais est dissous à la fin de 1815.

Pendant que le 39e guerroyait en Espagne, son dépôt, outre les renforts qu'il lui avait envoyés, avait servi à une série de formations successives. C'est ainsi qu'un quatrième bataillon prend part, le 22 mai 1809, à la bataille d'Essling, les 5 et 6 juillet, aux combats autour de Wagram; qu'un nouveau quatrième bataillon, reconstitué à Landau avec les cadres rentrés en France, arrive le 4 janvier 1813, à Dantzig, où il est enfermé avec la garnison française assiégée ; il se fait remarquer notamment à une affaire, le 27 avril suivant.

Ce jour-là, l'armée russe avait résolu d'enlever Ohra, localité voisine de la place; l'ennemi s'avance en bon ordre, et une très vive fusillade s'engage. Une colonne russe, qui pénétrait sans précaution par la grande rue d'Ohra, est reçue par des décharges de mitraille et culbutée; le 39e, qui se battait en cet endroit, reprend vigoureusement l'offensive et l'ennemi est chargé à la baïonnette. Le sergent

Verret se conduit avec une extrême bravoure ; aux prises avec trois Russes, il est blessé d'un coup de baïonnette, mais réussit cependant à désarmer ses adversaires, et à les ramener prisonniers.

Le général russe, dans son rapport sur cette affaire, dit textuellement que la garnison de Dantzig « se bat toujours « avec une témérité et une fureur qui tiennent de la rage. » Malgré cette bravoure, la place est obligée de capituler le 25 novembre 1813.

Aux combats livrés sous Dresde, en 1813, prend part un 3e bataillon, qui s'était formé à Landau, avec les cadres venus d'Espagne ; et aux combats livrés autour de Leipsick, figure un 2e bataillon, qui s'était constitué de la même manière.

CHAPITRE V

Le 39e de Ligne depuis 1815 jusqu'à nos jours

La première légion de la Seine-Inférieure n° 75 est celle qui formera, au moment de la reconstitution des régiments, le nouveau 39e de ligne. Cette organisation en légions sert de transition entre l'ancienne armée de l'empire et l'armée nouvelle de la monarchie restaurée.

Première légion de la Seine-Inférieure. — Elle est commandée par les colonels comte de Trémauville, de 1815 à 1819, et Foulon de Doué, de 1819 à 1820.

En 1817, alors que la légion tenait garnison à Dunkerque, le sergent Duboscq, à la tête de quinze hommes, escortait trois bateaux chargés de froment, de Dunkerque à Saint-Omer. A trois lieues environ de cette dernière ville, une troupe de six cents paysans, ayant à sa tête un ex-sergent décoré de la Légion d'honneur, veut fondre sur l'escorte à coups de hache et de bâton. Résolu à remplir sa mission sans défaillance, le sergent Duboscq fait charger les armes, somme par trois fois cette bande de se retirer, la disperse malgré sa résistance, et par son sang-froid et ses bonnes dispositions, parvient à conduire son convoi à Saint-Omer. Les soldats Sollet, Vincent et Bodango se distinguèrent dans cette affaire.

Le 1er janvier 1821, la légion de la Seine-Inférieure prend le nom de 39e de ligne.

39e RÉGIMENT DE LIGNE

NOMS DES COLONELS

Foullon de Doué	(1820-1821).
de Bois David	(1821-1830).
Jeannin	(1830-1831).
Limonnier	(1831-1832).
Guillabert	(1832-1841).
Alexandre	(1841-1848).
Jacquemard du Donjon	(1848-1852).
Beuret	(1852-1855).
Desroziers	(1855-1855).
Comignan	(1855-1861).
Boris	(1861-1868).
D'Ariès	(1868-octobre 1870).

Questel	(octobre décembre 1870).
Chopin-Meret	(décembre 1870).
Bernard de Seigneurens	(déc. 1870-janvier 1871).
Mesny	janvier-juillet 1871).
Robert	(juillet 1871-juillet 1878).
Vigneaud	(18 juillet 1878-26 avril 1884).
Jollivet	(2 mai-29 septembre 1884).
Rousset	(30 septembre 1884-14 novembre 1888).
Bourelly	(17 novembre 1888).
Trimbach	(1893-1896).
de Lardemelle	(1896-1897).
Proust	(1897.)

EXPÉDITION D'ESPAGNE (1823).

Après avoir tenu successivement garnison à Nancy, Besançon et Narbonne et constitué son dépôt sous le commandement du major, le régiment prend part en 1823, à l'expédition d'Espagne, sous les ordres du duc d'Angoulême. Il passe la frontière le 9 avril, traverse la Catalogne, la Murcie, et entre en Andalousie, où il prend part, le 13 septembre au combat de Jaën, dans lequel l'ennemi est repoussé, et le 18 septembre au combat de Huescar.

Cette dernière affaire est brillante pour le 2e bataillon du Régiment ; il attaque une colonne du corps Riego, qui cherchait à gagner Carthagène, fait quatre cents prisonniers et prend un drapeau. Sont cités MM. Courand, Reynaud et Deseiglière, capitaines ; Desprès, Blacas, Lavos, de Carville, sous-lieutenants ; Cauchois, adjudant ; Legouteux, sergent de grenadiers.

Le 30 novembre, le Régiment séjourne à Valence, et le 1er janvier 1824, rentre en France, où il va tenir garnison à Bordeaux.

Le 7 mars, le soldat Veron trouve dans la rue un bracelet de valeur ; il le rend à la personne qui l'avait perdu, et disparaît sans donner son nom, et sans vouloir accepter de récompense.

Le 12 janvier 1825, le 39e part pour Lorient. Le 17 août,

les officiers, auxquels veulent se joindre les sous-officiers, font abandon d'une journée de solde pour les incendiés de Salins.

Le 30 mars 1826, le régiment qui se trouve à Paris depuis le commencement du mois, fournit un détachement de cent hommes pour rendre les honneurs funèbres au duc de Larochefoucauld-Liancourt ; dans la lutte qui a lieu entre le cortège et le peuple, ce détachement se conduit avec toute la patience, la fermeté et la bravoure désirables.

Le 25 mai 1831, le Régiment qui, après avoir tenu garnison dans différentes place du Nord, se trouve à Amiens, assiste à une grande revue, passée par le roi Louis-Philippe, et dans laquelle il reçoit son drapeau.

Expédition de Belgique

Le Régiment, commandé par le colonel Limonnier, quitta Avesnes le 9 août 1831, pour prendre part à l'expédition de Belgique ; le 21 octobre, le Régiment est au camp de Watignies ; le 17 novembre, le 39e est de retour dans ses garnisons, mais le 15 novembre 1832, le Régiment part de nouveau pour la Belgique, ayant reçu à sa tête, dans l'intervalle, le 22 juillet, le colonel Guillabert.

Le 6 décembre, le 2e bataillon essuie, sans broncher, une canonnade de plusieurs heures de la flotte hollandaise et empêche le débarquement de l'ennemi. Le 12 décembre, il a de nouveau à maintenir, sous le feu violent de l'ennemi, les positions dont il a la garde. Il rentre en France en janvier 1833, et part au mois de juillet pour le camp de Saint-Omer.

Nous le voyons successivement à Metz, Lyon, Saint-Etienne, Montbrison, où il fait preuve du plus grand dévouement dans un incendie, à Briançon et à Paris, où il arrive en juin 1839.

En 1840, le soldat Lambert se fait remarquer par sa conduite courageuse dans un incendie. Il reçoit une gratification de 50 francs, qu'il prie le préfet de donner aux malheureuses victimes du sinistre.

En décembre, le caporal Creuzot sauve une personne qui était tombée dans le canal Saint-Martin, et refuse la gratification de 15 francs.

Le colonel Alexandre prend le commandement du régiment en 1841.

Au mois de juillet 1841, le 39e fournit des détachements de travailleurs, pour extraire la pierre nécessaire aux fortifications de Paris.

Le 16 mars 1842, le 39e est armé de fusil à percussion.

Au mois de juillet, le sergent Dautun se précipite tout habillé dans la Seine, à Suresnes, pour porter secours à un conducteur de chevaux, qui avait été renversé et que le courant entraînait. Le sergent Dautun refuse la récompense qui lui est offerte.

Le soldat Prieur, au péril de sa vie, sauve le caporal Perret, qui allait se noyer dans la Seine.

Le 26 octobre 1842, le Régiment va tenir garnison à Valenciennes, Landrecies, Maubeuge, Bouchain et le Quesnoy.

Le 7 avril 1843, le fusilier Noël se fait remarquer, en portant secours à une femme, qui avait été ensevelie sous les décombres de la tour du beffroy de Valenciennes. Ce soldat travaille pendant quatre heures dans une galerie souterraine, et parvient à sauver la pauvre femme. Les autorités civiles de Valenciennes et le premier président de la cour de Douai se rendent en corps à la caserne, pour féliciter le fusilier Noël.

Dans cette même garnison, où s'était déjà affirmé l'esprit de dévouement du Régiment, le 20 juin 1845, le voltigeur Lelièvre, étant de faction sur les remparts de la citadelle de Valenciennes, vit un enfant de neuf ans tomber dans la rivière, profonde en cet endroit de deux à trois mètres et près d'un moulin en mouvement. N'écoutant que son cou-

rage, Lelièvre, sans quitter son fourniment, se jette à l'eau au péril de sa vie, et parvient à sauver cet enfant qui, sans lui, aura infailliblement péri.

Au mois de juin 1846, le Régiment, qui était à Nancy, est obligé de prendre à plusieurs reprises les armes, pour disperser des rassemblements qui se sont formés à cause de la cherté du pain, et se fait remarquer par son attitude à la fois calme et résolue.

Le 21, vers dix heures du soir, le caporal Hosotte est envoyé avec six hommes, pour renforcer le poste de la manutention En passant par une rue étroite, ils sont assaillis par la populace à coups de pierres et à coups de bâton, avec menaces de mort ; ils sont sur le point d'être désarmés. Parvenus à se dégager avec leurs baïonnettes, ils n'en sont pas moins poursuivis. Le caporal Hosotte fait charger les armes et en prévient les assaillants : mais ceux-ci n'en tenant pas compte, il est forcé d'employer la force des armes pour la légitime défense de sa troupe Un émeutier est tué et un autre gravement blessé ; aussitôt ce rassemblement hostile cesse ses poursuites.

Le 22, l'émeute se montre encore, mais moins violente ; le Régiment en a facilement raison.

En 1848, le Régiment commandé par le colonel Jacquemard du Donjon, qui a remplacé le colonel Alexandre, prend part aux journées de juin. Les trois bataillons sont successivement employés à l'escorte de convois de munitions et de batteries d'artillerie, qu'ils vont chercher à Vincennes et ramènent pendant la nuit.

Le 25 juin, le 1er bataillon occupe le quartier du Château-d'Eau ; il est sous les ordres du général de Lamoricière.

Dans la rue du Haut-Moulin, les compagnies tiennent à distance les insurgés, et les empêchent de construire des barricades dans la rue de Malte. Vers six heures du soir, les grenadiers, les voltigeurs et les 1re et 2e compagnies enlèvent le pont du canal Saint-Martin, et se jettent dans les maisons de gauche de la rue Bichat. Le reste de la nuit,

est employé à cheminer de maison en maison, pour arriver à la barricade établie dans le prolongement de cette rue ; ils l'enlèvent le lendemain, 26.

Depuis ce jour jusqu'au 1er juillet, le 39e procède à des arrestations et au désarmement des insurgés.

Le sous-lieutenant Doucet est cité par sa bravoure, pendant ces funestes journées, ainsi que les sergents Lescure et Wey.

De 1851 à 1854, le Régiment occupe successivement les garnisons de Bourg, de Lyon et de Nîmes ; il a à sa tête, depuis le 15 août 1852, le colonel Beuret.

Campagne de Crimée

Le 39e est appelé à faire partie de l'armée d'Orient, avec ses deux premiers bataillons, complétés chacun à mille hommes, par prélèvements opérés sur d'autres corps.

Il quitte Nîmes, le 6 avril, pour Toulon, où s'embarquent le 11 mai, le 2e bataillon, sur trois bâtiments de guerre, le *Météore*, la *Mouette* et *l'Eclaireur*, le 12 mai, l'état-major et le 1er bataillon, à bord de l'*Ulloa* et du *Fulton*.

Le 39e fait partie de la 4e division, général Forey, et de la 2e brigade, général d'Aurelles.

La division Forey, après avoir relâché au Pirée, aborde à Gallipoli, le 31 mai ; puis après avoir occupé différents campements autour de Gallipoli, se rembarque le 27 juin à destination de Varna, où elle arrive le 30. Au camp de Kestridjé, du 1er juillet au 30 août, le Régiment fut très éprouvé par le choléra, qui lui enleva deux officiers et près de cinq cents hommes. Il allait heureusement se trouver en face d'un autre ennemi, que le soldat, si héroïque qu'il soit contre la maladie, aime mieux avoir à combattre.

L'échec des Russes devant Silistrie et leur retraite en Bessarabie avaient fait décider l'expédition de Crimée. Le

Régiment s'embarqua le 2 septembre, et débarqua le 15 à Eupatoria. Le 16, on lit l'ordre suivant à la troupe : « Soldats, « vous cherchez l'ennemi depuis cinq mois, il est enfin « devant vous, et nous allons lui montrer nos aigles. « Préparez-vous à subir les fatigues et les privations d'une « campagne qui sera difficile, mais courte, et qui élèvera « devant l'Europe la réputation de l'armée d'Orient au « niveau des plus hautes gloires militaires de l'histoire. « Vous ne permettrez pas que les soldats de l'armée alliée, « vos compagnons d'armes, vous dépassent en vigueur et « en solidité devant l'ennemi et en constance dans les « épreuves qui nous attendent. Soldats. au moment où « vous plantez vos aigles sur la terre de Crimée, vous êtes « l'espoir de la France, dans quelques jours vous en serez « l'orgueil.

« Vive l'Empereur !

« *Le maréchal commandant en chef,*

« DE SAINT-ARNAUD. »

La campagne ne fut pas courte, comme l'annonçait le général en chef, mais l'espoir qu'il plaçait dans la valeur de l'armée française devait se réaliser glorieusement.

Le 19 septembre, les troupes quittèrent le camp d'Oldfort et marchèrent sur Sébastopol, à travers les steppes.

En arrivant au ruisseau de l'Alma, elles se trouvèrent en présence de l'armée russe.

Bataille de l'Ama

20 septembre 1854

Le 20 septembre, dès le matin, les deux armées prennent leurs dispositions. L'armée russe occupait une position tellement forte sur la rive gauche de l'Alma, que

le prince Menschikoff se croyait inattaquable. De nombreux tirailleurs ennemis garnissaient la vallée ; les pentes bordant la position de l'ennemi paraissaient infranchissables. L'armée française commence son mouvement dès le matin, pour tourner l'aile gauche de l'armée russe ; mais, par suite du retard de l'armée anglaise, ce mouvement est suspendu jusqu'à onze heures et demie. Enfin les armées alliées s'ébranlent pour l'attaque.

La division Forey reste en réserve pendant toute la première partie de l'action ; il est midi, le 39e n'a pas encore donné.

On aperçoit les premières troupes de la deuxième division couronnant les hauteurs de droite, et les coups de canon annoncent que le mouvement tournant du général Bosquet est prononcé. Le maréchal de Saint-Arnaud, qui attendait ce moment, porte son centre en avant. Les troupes du général Canrobert franchissent la vallée, non sans de grandes difficultés ; le 39e suit de près et s'avance, en bel ordre, sous le feu de l'ennemi, attendant impatiemment le signal qui le portera sur la ligne de combat.

A ce moment les troupes du général Canrobert, arrivées au pied des hauteurs que borde l'ennemi, posent leurs sacs à terre et s'élancent sur ces pentes difficiles ; parvenues au sommet, elles sont reçues par un feu violent, mais s'accrochent à la position et s'y maintiennent. La situation est des plus critiques, il faut absolument vaincre la résistance de l'ennemi ; le maréchal engage sa réserve.

Le 39e ayant à sa tête le général d'Aurelles et le colonel Beuret, franchit l'Alma aux cris de : Vive l'Empereur ! Un silence de mort succède brusquement à ces clameurs ; on sent qu'une résolution suprême est au cœur de chaque soldat. On arrive au pied des pentes que Menschikoff jugeait inabordables ; le 39e les gravit en colonne serrée et sans tirer un coup de fusil.

Une fois sur le plateau, le Régiment se trouve en face des réserves d'infanterie russes qui se sont formées en un grand carré. Appuyés au point saillant du Télégraphe, l'ar-

tillerie russe tire à mitraille. Le 39e essuie sans broncher cette pluie de projectiles, se déploie rapidement et en ordre, puis, au moment où notre artillerie atteint le plateau, s'ébranle en poussant des hurras !

Le colonel Beuret, à la tête de son régiment, l'entraîne vers le Télégraphe. On se précipite sur les batteries ennemies qui n'ont que le temps de retirer leurs pièces, puis sur le carré russe qui, rompu, s'enfuit, en laissant une longue traînée de blessés et de morts.

Le sous-lieutenant Poidevin plante le drapeau du 39e sur le Belvédère, mais, au milieu de cette mitraille, il est frappé à mort. Le colonel lui prend le drapeau des mains et le confie au sous-lieutenant Vero.

Le Télégraphe, véritable clef de la position, est à nous ; la bataille est gagnée aux cris enthousiastes de Vive l'Empereur ! A quatre heures, toute l'armée russe est en retraite sur Sébastopol Si nous avions eu de la cavalerie, la déroute eût été complète.

Le nouveau 39e avait reçu là son véritable baptême du feu, et avait eu, en outre, l'insigne bonheur de contribuer dans une large mesure à la victoire. Ses pertes étaient relativement peu sensibles ; l'élan avait été tellement violent et rapide, que l'ennemi n'avait pas eu le temps de nous faire du mal ; un officier avait été tué, M. Poidevin ; deux autres blessés, MM. Clavel et Paris. Quatre-vingt-quatorze sous-officiers et soldats avaient été tués et trente-sept blessés.

Le soir, on couche sur les positions conquises, et le jour même, le général de division adresse au Régiment un ordre qui est pour le 39e un premier titre de noblesse :

« Ordre de la Division :

« Je veux être le premier à féliciter le 39e de ligne de la
« part glorieuse qu'il a prise à l'attaque de la position cen-
« trale de l'armée russe. Il pourra revendiquer l'honneur
« d'inscrire le glorieux nom de l'Alma sur son drapeau,

« que le brave Poidevin a tenu haut et ferme sur le Belvé-
« dère où s'appuyait l'ennemi, jusqu'à ce qu'un boulet soit
« venu le frapper en pleine poitrine. Honneur à ce brave
« officier qui a montré le courage le plus héroïque ! Sa
« mémoire ne périra pas dans le 39e, dont tous les officiers
« et soldats sauront l'imiter dans l'occasion.

« *Le général commandant la 4e division,*

« FOREY. »

Les officiers, sous-officiers et soldats, dont les noms suivent, se sont particulièrement signalés :

Le Colonel Beuret, qui a enlevé le Régiment, le drapeau à la main et a eu son cheval blessé sous lui par un biscaïen ;

Le lieutenant-colonel Manne ;

Les capitaines Dautun, Guisolphe, Barret, Grisel, Vigoureux ; Cluzel ;

Les lieutenants Bachelier, Paris, Ratsogué;

Les sous-lieutenants Desbarbieux, Vero ;

L'adjudant Blun ;

Les sergents-majors Grandbarre, Gache ;

Le sergent Schreiner ;

Les caporaux Gauthier, Mairel, Carré, Belot.

Le 2 octobre, la division, dont le 39e fait partie, arrive sous les murs de Sébastopol. Dans la soirée du 7 octobre, le 2e bataillon repousse une attaque de l'ennemi. Pendant tout le temps du siège, le Régiment fournit chaque jour un service de travailleurs et de garde de tranchée.

Par décret impérial du 17 octobre, le 39e était autorisé à inscrire le nom de l'Alma sur son drapeau.

Bataille d'Inkermann

Le 4 novembre, le 1er bataillon du 39e est de garde de tranchée. Le 5 au matin, a la faveur d'un brouillard intense,

une ligne de tirailleurs ennemis, fortement appuyée, s'approche de nos tranchées et les attaque de front ; une autre colonne menace de nous tourner par notre gauche. Pris à l'improviste, le bataillon du 39e commence par reculer, mais revenant bientôt à la charge avec un élan irrésistible, il reprend ses tranchées. La colonne du général de Lourmel, venant au secours des gardes, celles-ci n'hésitent plus à prendre l'offensive, et le bataillon du 39e poursuit les Russes jusque sous les murs de Sébastopol.

Pendant que ces évènements se passaient sur la gauche, les Russes éprouvaient sur la droite un échec semblable.

Le 39e subit dans cette journée des pertes assez sensibles: Un officier, M. Lambert et quatorze sous-officiers et soldats sont tués, six officiers et soixante-dix-sept sous-officiers et soldats sont blessés.

Sont cités pour leur conduite, le lieutenant Labarre et le sous-lieutenant Berret ; le sergent Marteau, qui s'est précipité sur les Russes pour délivrer le fusilier Lucien tombé en leur pouvoir, et l'a ramené, après avoir tué deux ennemis ; le sergent-fourrier Courp, qui a enlevé l'adjudant-major Dautun, grièvement blessé et sur le point de tomber au pouvoir des Russes ; le sergent-major Béranger, qui a pris le commandement de sa compagnie, quand ses officiers eurent été blessés, et l'a conduite avec le plus grand courage ; le caporal Offiard, qui, tout blessé qu'il était, est resté au feu jusqu'au dernier moment ; le sergent Bojot, qui a conduit très bravement les grenadiers sous ses ordres ; les fusiliers Lequem, Collet et Bardy, qui n'ont cessé de donner à leurs camarades des exemples d'intrépidité ; enfin, le fusilier Liochon, qui s'est précipité en dehors de la tranchée pour délivrer un officier de la légion étrangère tombé au pouvoir des Russes, et s'est rendu maître de deux de ses adversaires.

Le maréchal Canrobert, à la suite de cette bataille, fait paraître un ordre à l'armée, dans lequel il exprime toute sa satisfaction.

Dans la nuit du 9 au 10 novembre, le grenadier Guillaume, placé en tirailleur en avant des tranchées, se laisse approcher, sans faire feu, par un sous-officier russe qui venait explorer les abords de nos ouvrages : il le fait prisonnier, après un court combat à la baïonnette

Dans la nuit du 5 au 6 décembre, le 1er bataillon est de garde à la troisième parallèle. Les Russes font une sortie contre cet ouvrage. Le bataillon, commandé par le capitaine Paris, les laisse approcher jusqu'à six pas, et les reçoit à bout portant par un feu nourri. Les Russes se retirent en désordre. Le 1er bataillon est cité à l'ordre de la division.

Le 24 janvier 1855, le colonel Desroziers est nommé au commandement du Régiment.

Dans la nuit du 30 janvier, l'ennemi veut attaquer nos travaux, il est repoussé avec pertes, et les travailleurs du 39e sont mis à l'ordre de l'armée.

Le 14 mars, le colonel Comignan est nommé au commandement du 39e.

Par décret du 24 mars, un 4e bataillon, dit de dépôt, est créé dans chaque régiment.

Dans la nuit du 5 au 6 avril, le caporal Daubrun attend dans une embuscade les éclaireurs d'une reconnaissance ennemie, et fait feu sur eux à bout portant.

Pendant le mois d'avril, les officiers et soldats du 39e se signalent d'ailleurs par plusieurs actes de bravoure ; les chefs de bataillon Poujet et Esterlin, qui avaient fait preuve d'énergie et de sang-froid, reçoivent la croix d'officier de la Légion d'honneur. Le capitaine Vigoureux reçoit la croix de chevalier de la Légion d'honneur ; la même distinction est accordée au sous-lieutenant Beurel et au sergent Triste.

Le sergent de grenadiers Tourveille est également décoré. Ce brave sous-officier était de garde de tranchée, quand une bombe ennemie vint tomber près de lui. Il se jette aussitôt sur ce projectile enfoncé en terre, pour en arracher la mèche et prévenir l'explosion. Ses efforts étant restés infructueux, il se jette à plat ventre, la bombe éclate, tue le

grenadier de faction le plus voisin, et produit une commotion si vive sur Tourveille qu'il perd simultanément l'ouïe et la parole.

Le 39ᵉ faisait alors brigade avec le 74ᵉ, et cet ancien souvenir de danger et de gloire rend aujourd'hui l'un et l'autre corps heureux et fiers de se retrouver ensemble.

Depuis le mois de décembre 1854, les deux régiments alternaient pour le service de tranchée à la troisième parallèle ; les pertes sensibles éprouvées par ces deux corps témoignaient assez de leur énergie.

Du 15 au 25 avril, le travail d'approche du siège se fait par la mine, et ce sont encore ces deux régiments qui sont chargés de conserver les entonnoirs. Dans ce poste périlleux, les pertes s'accentuent ; aussi, quand le travail est achevé et que la quatrième parallèle est reliée à la troisième, la brigade, épuisée par ses pertes journalières, est remplacée, envoyée à l'extrême droite de nos attaques, et installée au camp.

Au mois de mai, le Régiment prend part à l'heureuse expédition dirigée contre Kertch, et revient le 12 juin, avec sa part de gloire.

18 Juin 1855

Le 16 juin, à trois heures de l'après-midi, le 39ᵉ lève son camp et va s'établir à celui des Moulins, l'assaut est proche ; la 1ʳᵉ division est chargée de l'attaque du flanc droit des ouvrages de Malakoff.

Le 17, au soir, les colonnes d'attaque vont s'établir sans bruit dans les tranchées, en face des ouvrages qu'elles doivent aborder le lendemain à la pointe du jour, au signal du général en chef.

Le 18 juin, à trois heures du matin, on entend la fusillade sur la droite, le signal est donné, les colonnes d'assaut s'élancent sur Malakoff. Un instant, la 1ʳᵉ brigade pénètre dans les ouvrages, mais les Russes triomphent à notre droite, et sont libres de diriger sur nous leurs réserves. Le 39ᵉ, en

colonne serrée, marche en avant, pour soutenir la 1re brigade, mais l'assaut devient impossible, tout l'effort de l'ennemi porte sur la 1re brigade; la mitraille balaie les abords de Malakoff.

Le colonel Comignan ne pouvant plus aborder la place, établit son régiment dans un ravin où il reste jusqu'à dix heures du matin, protégeant le flanc gauche des attaques, et faisant enlever les blessés.

La 1re brigade bat en retraite à l'abri du 39e, sans que l'ennemi la poursuive. Le Régiment va s'établir à quelque distance en arrière dans les tranchées du Mamelon-Vert, enlevé aux Russes quelques jours auparavant. Le soir, il est envoyé sur la droite, pour garder nos positions de première ligne en face de Malakoff.

Cette journée avait été des plus meurtrières pour le Régiment : treize officiers et deux cent-un sous-officiers et soldats étaient blessés, treize sous-officiers et soldats tués.

Le 21 juin, l'état-major et les compagnies d'élite du 3e bataillon arrivent de France. Le 39e est organisé à trois bataillons actifs et un dépôt ; jusqu'en septembre, le Régiment continue le service de travailleurs et de garde de tranchée.

Prise de Sébastopol

8 Septembre 1855

Le 7 septembre au soir, des ordres sont donnés pour une concentration de troupes, qui doit avoir lieu le lendemain ; on ne savait rien des décisions du général en chef. Le 8, à sept heures du matin, le Régiment prend les armes, pour se rendre au Clocheton, point de réunion de la division. Les ordres sont donnés pour l'attaque de Malakoff, le Régiment doit marcher à l'assaut du Grand Redan, ainsi que des bastions du Mât et du Centre. Le 39e, sur le flanc gauche de l'attaque, doit tourner les positions russes,

lorsqu'elles seront sur le point d'être enlevées, et protéger en même temps la deuxième division contre tout mouvement de flanc de l'ennemi.

A neuf heures du matin, les troupes quittent le Clocheton, pour prendre place dans les tranchées. A deux heures, le drapeau français flotte sur Malakoff; la deuxième division, qui précédait la première, s'élance à l'assaut du bastion central et l'enlève. La première division remplace la deuxième dans ses positions; le 39e occupe les Carrières. En ce moment, le général Breton tombe frappé à la tête du Régiment, il est remplacé dans son commandement par le colonel Comignan. Les mines font explosion sous les pas des colonnes de la deuxième division, qui bat en retraite. Le 39e reste en réserve sur ses positions.

Les Russes évacuent la ville pendant la nuit, après avoir mis le feu aux poudrières et aux bâtiments; à dix heures, le 39e rentre au camp.

Le 10 septembre, l'ordre suivant est lu à la troupe :

« Ordre général,

« Soldats.

« Sébastopol est tombé, la prise de Malakoff en a déter-
« miné la chute! de sa propre main, l'ennemi a fait tomber
« ses formidables défenses, a incendié sa ville, ses maga-
« sins, ses établissements militaires, et coulé le reste de
« ses vaisseaux dans le port; le boulevard de la puissance
« russe dans la mer Noire n'existe plus. Les résultats, vous
« les devez non seulement à votre brillant courage, mais
« encore à votre indomptable énergie, et à votre persévé-
« rance dans un siège de onze mois. La prise de Sébastopol
« sera votre éternel honneur.

« Soldats, la journée du 8 septembre, dans laquelle ont
« flotté ensemble les drapeaux des armées anglaise,
« piémontaise et française, restera une journée à jamais
« mémorable. Vous y avez illustré vos aigles d'une gloire
« nouvelle et impérissable.

« Soldats, vous avez bien mérité de la France et de
« l'Empereur.

« *Le général commandant en chef,*

« PÉLISSIER. »

Le 16 novembre, le 39e, après avoir pris part à une diversion sur le flanc gauche de l'armée russe, est prévenu qu'il est désigné pour rentrer en France. Le 7 décembre, il s'embarque à bord du vapeur à hélice anglais l'*Européen*, et du voilier américain l'*Océan Hérald.*

Pendant cette mémorable campagne, le 39e avait perdu vingt officiers et plus de quinze cents hommes. Un ordre de la division rappelle les services qu'il a rendus :

« Ordre de la Division.

« Le 39e rentre en France. Avant de s'en séparer, le « général de division se plait à rappeler les puissants faits « d'armes auxquels ce régiment a pris part pendant le « cours de la campagne. Dès le début, il se distingue à la « bataille de l'Alma. Placé au siège de gauche, le 39e ouvre « la tranchée le 6 octobre 1854, et nous le retrouvons le « jour de la prise de Sébastopol, à l'attaque du bastion « central.

« Pendant cette période de onze mois, ce régiment déploie, « en toutes circonstances, l'énergie qui distingue les troupes « solides, soit en contribuant, comme le 5 novembre, à « refouler dans la place l'ennemi sorti pour attaquer nos « tranchées, soit en gardant, pendant les rudes mois de « décembre, janvier et février, la troisième parallèle, en « du bastion du Mât.

« Détaché du siège pendant quelques semaines, il fait « l'expédition de Kertsch et figure à sa rentrée à l'attaque « du 18 juin sur Malakoff.

« Le 39e s'est acquis une place honorable dans les rangs « de l'Armée d'Orient, et sa mémoire restera ineffaçable

« dans le souvenir de la 1re division du 1er corps, dont il
« fait partie depuis le commencement de la campagne.

Pendant la traversée, le capitaine Doucet sauve au péril de ses jours un mousse du vaisseau le *Jemmapes*, qui était tombé à la mer et qu'emportait le courant rapide du Bosphore. Chargé de son fardeau, et n'ayant qu'un bras pour lutter contre le courant, le capitaine Doucet est entraîné dans la mer de Marmara, à plus de mille mètres de tout point de sauvetage, et ce n'est qu'après des prodiges d'énergie qu'il parvient à couronner de succès sa généreuse entreprise.

Le 39e débarque le 29 décembre à Marseille, et se rend à Paris, où il est reçu le 9 janvier 1856, au nom de l'Empereur, par le général Niel, son aide de camp. A une heure, l'Empereur le passe en revue, et les troupes défilent aux cris répétés de : vive l'Empereur ! vive l'Impératrice !

En novembre 1857, le régiment quitte Paris pour aller à Lille ; en septembre 1859, il est envoyé à Brest.

Le 15 septembre, le 4e bataillon est supprimé.

En avril 1860, le général de division envoie « l'expres-
« sion de sa satisfaction au caporal Lebacq, du 1er batail-
« lon, détaché à Quimper, pour la prudence, la fermeté, le
« sang-froid et la modération dont il a fait preuve, et pour
« l'énergie qu'il a su inspirer aux hommes sous ses ordres,
« en présence d'un attroupement d'ouvriers qui voulaient
« lui enlever deux de leurs camarades arrêtés et confiés à
« sa garde, et qu'il a su maintenir en état d'arrestation,
« malgré les menaces et voies de fait de ces pertubateurs. »

Le 15 août 1861, le Colonel Bovis est nommé au commandement du régiment.

En 1862, le caporal Rocagnaco, des grenadiers du 3e bataillon, de passage à Morlaix, s'élance à la tête d'un cheval emporté et rendu furieux par les battements du brancard de la voiture qu'il traînait. Cet acte de courage préserve les habitants de graves accidents.

De 1864 à 1869, le régiment tient garnison successivement au camp de Châlons, à Belfort, à Cambrai, à Toulouse, d'où, le 16 septembre 1869, il s'embarque pour Constantine.

Le 22 décembre 1868, le colonel d'Ariès en avait pris le commandement.

Campagne de 1870 - 1871

Armée de la Loire

Embarqué en septembre pour la France, amené à Bourges, où s'organisait le 15e corps, puis avec son corps d'armée à Orléans, le 39e se trouve le 10 octobre dans cette ville, au bivouac sur le Mail.

Le 11 octobre, à midi, l'ennemi est signalé, on court aux armes, et on se porte à sa rencontre en avant de la ville.

Le 39e est le premier aux prises avec les Prussiens, appuyé à sa droite au chemin de fer, à sa gauche à des vignes. Toutes les positions dominantes et même certaines maisons du faubourg Bannier étaient occupées par l'ennemi ; une vive fusillade s'engage.

Jusqu'à quatre heures, le 39e résiste énergiquement et maintient l'ennemi trois fois supérieur en forces. Malheureusement la division de gauche ayant dû céder, le 39e doit suivre ce mouvement ; il effectue sa retraite dans le plus grand ordre, après avoir fait des pertes sérieuses.

Il se retire à la Ferté-Saint-Aubin ; c'est là que le 15e corps se rallie et que le général d'Aurelles de Paladine, qui succède au général de la Motte-Rouge, vient en prendre le commandement.

Le 39e appartient à la 1re brigade de la 2e division, et le général d'Ariès, la veille colonel du Régiment, commande la brigade ; il est remplacé à la tête du Régiment par le colonel Questel.

Le 17 octobre, le 15e corps se retire autour de Salbris ; le 39e, avec sa division est campé à Pierrefitte-sur-Sauldre.

Le 22 octobre, la division vient à Salbris même, et, exemple salutaire pour le reste de la campagne, la cour martiale doit fonctionner au Régiment ; un soldat est condamné à mort le 23, pour refus formel d'obéissance à un chef de poste, et la sentance est exécutée le lendemain matin.

Cependant, la marche sur Orléans qu'on veut reprendre a été décidée ; le mouvement se fera par la Loire, le 39e est ransporté à Mer par le chemin de fer, en passant par Vierzon et Tours ; il y reste jusqu'au 7 novembre. C'est ce jour-là que le général Chanzy, qui commande le 16e corps, repousse l'ennemi au combat de Vallière, en avant de la forêt de Marchenoir. Le 39e prend les armes avec sa brigade, au bruit du canon, mais n'est pas envoyé sur le terrain de l'action.

Le 8 novembre, a lieu une marche en avant : le 39e vient s'établir su nord de Villevert. Le 9 novembre, le mouvement continue.

Bataille de Coulmiers

La brigade d'Ariès, dont le 39e fait partie, tenue en réserve pendant une partie de la journée, est appelée vers trois heures par le général en chef, pour seconder la division Barry, du 16e corps, dans l'attaque de Coulmiers. Elle est lancée sur le village et enlevée, dit le récit du général d'Aurelles, avec un irrésistible élan par son vaillant général. Coulmiers est emporté par cette brigade, ainsi que par la division Barry, qui l'attaque en même temps.

L'armée bivouaque sur ses positions ; une pluie glaciale, mêlée de neige, tombe toute la nuit, le matin on apprend la retraite de l'armée bavaroise et l'évacuation d'Orléans.

La brigade d'Ariès, mise un moment à la disposition du général Chanzy, commandant le 16e corps, et campée du côté de Saint-Sigismond, est dirigée sur Orléans même ; le général d'Ariès est nommé commandant supérieur de la ville. Quelque temps après, cette brigade est envoyée en avant de la forêt d'Orléans.

Le succès du général Chanzy au premier combat de Patay, et la nouvelle de la sortie du général Ducrot à Paris déterminent un mouvement offensif de l'armée.

Le 2 décembre, la brigade d'Ariès est portée, au-delà d'Arthenay, sur Ruan ; elle y entre sans combat, n'ayant affaire qu'à des reconnaissances ennemies, qui se retirent; mais appelée, à la fin de la journée, sur la gauche, elle prend part au combat de Poupry, qui maintient l'ennemi, vainqueur le même jour à Loigny, le 39e, avec le reste de la brigade, campe à Dambron.

Le 3 décembre, a lieu la retraite sur Orléans, la division Martineau des Chenez la soutient d'une façon remarquable; le 39e est à l'arrière-garde,

Vers neuf heures, le feu s'engage de très loin avec les tirailleurs ennemis; vers dix heures, l'ennemi commence son attaque de fond par une forte canonnade. Le 39e se maintient d'abord dans Artenay, mais, tourné sur la gauche, il bat en retraite dans le plus grand ordre. Vers une heure, on arrive à la Croix-Briquet, où se trouve la réserve d'artillerie, qui entre en action et arrête momentanément l'ennemi. Un combat furieux s'engage. Le 39e tient bon jusqu'à trois heures et demie avec deux bataillons en première ligne et un en réserve, mais la supériorité numérique de l'ennemi force à continuer la retraite. Elle s'exécute lentement et avec ordre vers Chevilly.

Le 39e, qui avait supporté vaillamment le poids de la lutte depuis le matin, est mis en réserve. A Chevilly, l'ennemi est encore une fois arrêté dans sa marche; il incendie les fermes et le village, la position devient difficile. Enfin, à cinq heures, un nouveau mouvement en arrière est ordonné, le Régiment bivouaque à six heures à Cercottes, avec trois grand'gardes dans la forêt d'Orléans.

Le 4 décembre devait avoir lieu l'évacuation d'Orléans ; cette journée est des plus pénibles. Il s'agit de se défendre pied à pied, de façon à ne pas être repoussé sur Orléans avant trois heures, afin de donner aux troupes en arrière le temps d'évacuer la ville. La brigade du 39e est en pre-

mière ligne et va soutenir presque tout l'effort de l'ennemi. A six heures du matin, le Régiment va prendre ses positions de combat dans la forêt d'Orléans, sa gauche au chemin de fer. A huit heures, les tirailleurs ouvrent le feu ; vers neuf heures, la division Peytavin fait dire qu'elle bat en retraite ; à dix heures, le combat s'engage de tous côtés, l'entrain est admirable. Cependant le mouvement de retraite de la division Peytavin entraîne celui du 39e.

Le Régiment se retire lentement, défendant le terrain pied à pied ; il est onze heures, les pertes de notre côté sont sensibles. Les reconnaissances signalent de nombreuses colonnes ennemies. L'ordre de battre en retraite par échelons de brigade est donné et exécuté. On arrive à la Montjoie, où se trouve de l'artillerie, on y fait tête à l'ennemi. Enfin, la retraite est reprise sur Orléans à travers les vignes et avec les plus grandes difficultés, sous le feu des tirailleurs embusqués dans la forêt. On arrive au faubourg d'Orléans ; là, il est encore indispensable de tenir quelque temps, car la ville est encombrée, et si on lâchait pied, la retraite serait le signal d'une horrible mêlée.

Le colonel du 39e fait appel au dévouement de ses soldats et on se dispose rapidement pour la résistance. Jusqu'à cinq heures et demie, on maintient les Prussiens. A six heures, ces derniers se précipitent sur nos positions en battant la charge et en poussant des hourras, ils sont repoussés. Jusqu'à neuf heures et demie, un feu d'infanterie peu nourri se fait entendre.

Enfin l'ordre de la retraite définitive est donné, il s'exécute par une marche de nuit des plus pénibles, le froid est excessif. Des hommes, harassés à la suite de cette lutte prolongée, et n'ayant presque rien mangé, tombent dans les fossés le long du chemin. Le 39e s'arrête à cinq heures et demie du matin, exténué de fatigue et ayant perdu beaucoup de monde.

Le Régiment était un des corps qui, conservant leur moral jusqu'au dernier moment, avaient, par leur attitude, atténué grandement les suites de notre échec.

Il se dirigea sur Salbris, où se reformait le 15e corps, en arrière de la Sauldre. Le 15e corps devait, avec le 18e et le 20e, former, sous les ordres du général Bourbaki, la Première Armée de la Loire.

Le 7 décembre, l'approche des Prussiens, dont les projectiles arrivent dans le camp, en détermine l'évacuation ; le 39e part le soir avec sa division pour Aubigny. La nuit est glaciale, le verglas rend la marche pénible. Le 39e est à l'arrière-garde.

Le 29 décembre, nous trouvons sur la lisière de la forêt de Vierzon, le Régiment, qui, d'Aubigny était allé à Henrichemont, de là sur Bourges, qu'il avait contourné, revenant sur Vierzon par Mehun-sur-Yèvre, et exécutant toutes ces marches par un froid des plus rigoureux.

Le 1er janvier 1871, la division, dont le 39e fait partie, reçoit l'ordre de s'embarquer avec toute l'armée placée sous les ordres du général Bourbaki. Le Régiment se transporte à Bourges, et s'embarque le 2 janvier en deux trains.

Le colonel Chopin-Méret en avait pris le commandement, le 15 décembre, pour être remplacé le 27, par le colonel Bernard de Seigneurens.

Armée de l'Est

Le Régiment, retardé, avec une grande partie du 15e corps, dans son mouvement en chemin de fer par Nevers, Chagny et Dijon, n'avait pu prendre part au combat de Villersexel, le 9 janvier ; mais il arriva à temps pour se joindre aux troupes dirigées contre la ligne de la Lisaine, que défendaient les troupes allemandes d'investissement de Belfort.

Il faisait toujours brigade avec le 25e régiment de mobiles. Le 13 janvier, cette brigade arrivait à Onans, et, le 14 janvier, le colonel Mesny prenait le commandement du Régiment, qui allait camper à Sainte-Marie, au milieu des bois dans la neige. Il y avait dix-huit degrés de froid.

Le 15 janvier, devait avoir lieu l'attaque des formidables

positions de la Lisaine, de Montbéliard à Héricourt et Chenebier. Le 39e était à l'aile droite avec le 15e corps, chargé de l'attaque sur Montbéliard. Dès le matin, les tirailleurs de la division veulent déloger l'ennemi du plateau de Sainte-Suzanne. Le 1er bataillon du 39e leur est envoyé comme renfort, il se déploie et lutte avec succès depuis onze heures du matin jusqu'à la fin de la journée. Les 2e et 3e compagnies de ce bataillon pénètrent le soir dans Montbéliard. Le Régiment bivouaque sur les positions conquises.

Le deuxième jour, 16 janvier, le 39e en réserve eut à essuyer une violente canonnade ennemie, qu'il supporta vaillamment ; les deux compagnies qui étaient entrées dans Montbéliard, rejoignent le Régiment.

Le troisième jour, le 39e se trouve en réserve.

Le 18, commence la retraite sur Besançon. Le 39e reste en position jusqu'au 19. Ce jour-là, au moment où on quitte le plateau, l'ennemi attaque furieusement la ferme de Mont-Chevis et lance une volée d'obus sur Dung.

La 6e compagnie du 1er bataillon et la 5e du 3e, qui étaient de grand'garde, résistent à la poussée des Badois, leur font même trois prisonniers, et leur contenance permet à la retraite de s'exécuter avec ordre. A trois heures et demie, le Régiment cantonne à Longeville, sur les hauteurs de la rive droite du Doubs, au nord du village.

La retraite continue les jours suivants, le long du Doubs, par Baume-les-Dames, Roulans, Bussy, où le Régiment n'arrive que le 23 au bivouac, vers onze heures du soir ; il se trouvait en présence des avant-gardes de l'armée de Manteuffel, qui barraient la route de Lons-le-Saulnier.

Pour couvrir Besançon le plus longtemps possible dans cette direction, le Régiment avec le 25e régiment de mobiles, qui faisait brigade avec lui, va prendre position le 25, entre le village de Vorges et le Doubs. Le 3e bataillon, appuyé d'un bataillon du 25e mobile, se porte en avant

dans la direction de Quingey, en suivant l'ancienne route qui y conduit, tandis que le bataillon de mobiles marche parallèlement, le long de la crête qui domine la route.

En arrivant près du col qu'il faut franchir avant d'arriver à Quingey, le 39e est accueilli par une violente fusillade à laquelle il répond vigoureusement ; le bataillon du 25e mobiles le soutient. Au bout de deux heures d'un combat sérieux, « pendant lequel, écrit le général Rébillard, le 3e bataillon du 39e a déployé une énergie et un entrain remarquables » ; les deux bataillons sont maîtres du col ; la reconnaissance prussienne, à laquelle ils se sont heurtés, s'est repliée en arrière. Le bataillon du 39e a eu quinze tués, soixante blessés et trente-six disparus.

Ce mouvement en avant permet au génie de recommencer des travaux de fortification, pour fermer la route de Besançon.

Le 26 janvier, l'ennemi renouvelle ses attaques ; le 2e bataillon du 39e a remplacé le 3e. Après une fusillade insignifiante pendant toute la matinée, l'ennemi attaque avec des forces supérieures les ponts de Quingey. Il est reçu tout d'abord vigoureusement, mais à un moment donné, le 25e mobiles se retire précipitamment et le bataillon du 39e, forcé de suivre ce mouvement, se replie dans les positions qui lui avaient été assignées, à hauteur d'abattis construits par le génie. Il a eu dans cet engagement un officier et trois soldats tués, un officier et douze soldats blessés.

Depuis le 13 janvier, le 39e avait couché constamment sous la neige, par une température de 12 à 14 degrés. Afin de faire reposer ses troupes, le général de division demande au général en chef à se retirer sur ses anciennes positions de Busy et de Larnod. Cette division est désignée pour concourir à la défense de Besançon.

Le 30 janvier, la notification officielle de l'armistice suspend les opérations.

Campagne contre la Commune

Le 39e, appelé à participer à la répression de la Commune, quitte Besançon le 29 mars, pour se rendre à Versailles, où il arrive le 1er avril. Il entre dans la composition de la 1re brigade (général Dumont) de la 5e division (général Montaudon) de l'armée de Versailles.

Les troupes, dont le 39e fait partie, ont Neuilly pour objectif.

Le 7 avril, les 2e et 3e bataillons arrivent au Rond-Point des Bergères à huit heures du matin. Le général Dumont et le colonel Mesny font une reconnaissance vers l'avenue de Neuilly. A la suite de cette reconnaissance, le 39e est dirigé sur le pont de Neuilly ; cheminant à travers les maisons et les jardins, il vient s'embusquer derrière les maisons de Puteaux, le long du quai et près du pont.

Là, des ordres sont donnés : à trois heures, l'artillerie doit ouvrir le feu sur les maisons de Neuilly, à droite et à gauche du pont ; à trois heures vingt-cinq, les 1re et 2e compagnies du 2e bataillon doivent s'élancer sur le pont et le franchir rapidement, le reste du 2e bataillon les suivra.

Cette opération est exécutée avec un ensemble et un élan remarquables.

Les 1re et 2e compagnies enlèvent la barricade du pont de Neuilly, et occupent les maisons de droite de l'avenue. Les 3e et 4e compagnies, ayant à leur tête le commandant de Renneville, les suivent de près, ouvrent le feu sur les insurgés qui se sauvaient du côté du Bois de Boulogne, et s'élancent à leur poursuite. Les 5e et 6e compagnies du 2e bataillon prennent position dans les jardins et les maisons de l'avenue, de manière à nous assurer la possession de l'îlot.

Le 39e fait un certain nombre de prisonniers, prend un canon de 12 rayé, trois obusiers de 16 centimètres, trois canons de 4 rayé ; le 1er bataillon était placé en réserve. Le Régiment a un officier tué, et onze blessés, dont un officier.

A partir de ce moment, le Régiment alterne pour le service des différents secteurs, avec les autres corps.

Le 23 mai, le 3e bataillon du 39e reste à Neuilly, les deux autres vont à Levallois-Perret et y opèrent le désarmement des insurgés.

Lorsque les troupes entrent dans Paris, le 39e occupe successivement le quartier de la Petite-Villette, la gare de l'Est, les buttes Chaumont. A la fin de la bataille dans Paris, il est envoyé à la caserne de la Pépinière.

Le Régiment, dans les deux campagnes de la Loire et de l'Est et dans la campagne contre la Commune, avait eu 6 officiers et 12 blessés, 31 sous-officiers, caporaux et soldats tués, et 164 blessés, sans compter les tués et blessés que la retraite sur Orléans avait laissés aux mains de l'ennemi et qui, sur les états de pertes, figurent parmi les disparus.

A la suite des opérations contre la Commune sont cités à l'ordre du 1er corps de l'armée de Versailles, le colonel Mesnil, le lieutenant Bouquet et les soldats Léger, Perrot, Touron et Pars.

Le 29 juin, le Régiment assiste à la grande revue de l'armée de Versailles passée, à Longchamps, par M. Thiers, chef du pouvoir exécutif Cette revue est suivie de décorations : la croix d'officier de la Légion d'honneur est donnée au commandant de Renneville, celle de chevalier aux capitaines Sensenbrenner et Breton et au lieutenant Mugnerot; la médaille militaire au sergent-major Poujol, aux sergents Poirot, Laurent, Dubois, au caporal Quentin, aux soldats Fercoq, Pignod, Léger, Beaume, Détain et Bailly.

39e Régiment d'Infanterie de Marche

Le 39e régiment d'infanterie de marche, formé à Bourges, par décret du 7 octobre 1870 du gouvernement de la Défense Nationale, au moyen d'éléments empruntés à plusieurs

dépôts, fait partie de la 1re brigade de la 1re division du 16e corps. Il est commandé par le lieutenant-colonel Bazelis.

Il combat vaillamment à Coulmiers, le 9 novembre; passe, le 25 novembre, sous les ordres du lieutenant-colonel Péreira, qui succède au lieutenant-colonel Bazelis; participe, à la suite du combat de Villepion, le 1er décembre, à l'honneur fait à sa division, commandée à ce moment par l'amiral Jauréguiberry, d'être cité à l'ordre de l'armée par le gouvernement de la Défense Nationale; éprouve des pertes sérieures à la bataille de Loigny, le 2 décembre.

Il entre avec son corps d'armée, le 16e, dans la composition de la deuxième Armée de la Loire, commandée par le général Chanzy.

Dans cette nouvelle phase de la campagne, il prend part aux combats ds Villarceau et Tavers, 8 et 9 décembre, à la bataille de Vendôme, le 15 décembre.

Après avoir combattu, le 10 janvier 1871, à Parigné-l'Evêque, il prend, le lendemain, une part des plus sérieuses à la bataille du Mans, ne cessant d'être engagé pendant quarante-huit heures et se faisant remarquer par ses efforts héroïques, pour reprendre aux Prussiens l'importante position de la Tuilerie. La croix de chevalier de la Légion d'honneur est donné au capitaine Bacque et la médaille militaire au sergent Robin, pour l'intrépidité déployée dans cette affaire.

Le 39e de marche bat en retraite avec l'armée sur la Mayenne; prend part au combat de Saint-Jean-sur-Erve, le dernier de cet campagne de l'ouest, puis, après avoir séjourné quelque temps autour de Laval est envoyé à Châtellerault.

C'est de Châtellerault qu'il est amené le 30 mars à l'armée de Versailles, où il fait partie du 2e corps, général de Cissey, 3e division, général Lacretelle, 1re brigade, général Péchot.

Après avoir pris part, pendant tout le mois d'avril, aux

opérations de siège contre le frond sud de Paris, il est chargé, dans la nuit du 3 au 4 mai, d'un coup de main, vigoureusement et habilement exécuté, qui lui livre la redoute du Moulin-Saquet.

Le 22 mai, il entre dans Paris par la porte de Sèvres, opère avec son corps d'armée dans les quartiers de la rive gauche et se trouve, à la fin des hostilités, aux gares d'Orléans et de Lyon.

Il avait perdu dans les deux campagnes, armée de la Loire et armée de Versailles, 11 officiers et 120 sous-officiers, caporaux et soldats tués, 39 officiers et 598 sous-officiers, caporaux et soldats blessés, plus un certain nombre de disparus, dont la plus grande partie à la bataille de Loigny.

Bien que formé à la hâte et au moyen d'éléments rassemblés de tous côtés, le 39e de marche, dans son existence courte, mais remplie, ne s'était pas montré indigne du numéro qu'il avait porté en même temps que le Régiment.

Après avoir assisté à la grande revue de l'armée de Versailles, le 39e de marche est fondu, le 11 juillet 1871, avec le 39e régiment d'infanterie.

Le 39e Régiment d'Infanterie, depuis la fusion avec le 39e Régiment de Marche (11 Juillet 1871)

Le 39e régiment d'infanterie, après le versement dans ses cadres et dans ses rangs, du 39e régiment de marche, est composé de trois bataillons et un dépôt. Il est commandé par le colonel Robert.

Il a un très gros effectif, 5600 et quelques hommes, et comprend, au début, un grand nombre d'officiers à la suite.

Il a pour garnison en 1871 et 1872, Meudon et Paris, pendant que son dépôt qui se trouvait à Albi, pendant la

guerre, est successivement transféré à Lyon, à Montbrison et à Versailles.

Le décret du 28 septembre 1873, rendu en application de la loi d'organisation du 24 juillet précédent, crée dix-huit corps d'armée. Le 39e est placé au 3e corps, que commande le général Lebrun ; il forme, avec le 74e, la 9e brigade qui fait partie de la 5e division d'infanterie.

Ce n'est qu'en 1874 que son dépôt et un bataillon peuvent être installés à Bernay. Les deux autres bataillons tiennent successivement garnison à Vincennes et Courbevoie.

Formé d'abord à trois bataillons seulement, il reçoit en 1875 un quatrième bataillon ; un des quatre bataillons est dit, tour à tour, *bataillon disponible.*

A l'automne 1875, le Régiment prend part aux premières grandes manœuvres; elles se font, pour le 3e corps, entre les vallées de la Risle et de la Seine, de Bernay à Vernon.

A la suite de ces manœuvres, le Régiment, bataillons actifs et dépôt, va tenir garnison à Rouen ; un bataillon est détaché à Eu ; ce détachement dure, avec relèvement annuel jusqu'en 1879.

Le Régiment figure en 1876 aux manœuvres du 3e corps contre le 4e corps ; elles se font dans une zône à cheval sur les trois départements d'Eure, d'Eure-et-Loir, et de Seine-et-Oise.

Le 18 juillet 1878, le colonel Vigneaud remplace, au commandement du Régiment, le colonel Robert, promu général de brigade.

Au mois d'avril 1878, le Régiment, qui, dans ses différents séjours à Rouen, est fréquemment appelé à combattre des incendies de concert avec la compagnie de pompiers de la ville, est, avec les autres troupes de la garnison, l'objet de remerciements tout particulièrement chaleureux de la municipalité, pour l'empressement efficace apporté par les officiers et soldats dans l'extinction d'un incendie qui, ayant éclaté dans la rue Préfontaine, faubourg Martainville, menaçait ce quartier populeux et industriel.

En 1879, à la suite des manœuvres d'automne qui ont lieu sur les plateaux entre Rouen et l'Andelle, et entre l'Andelle et l'Epte, le Régiment se transporte à Paris ; son dépôt et un bataillon sont envoyés à Bernay.

Le 14 juillet 1880, deux bataillons assistent à Longchamps à la distribution des nouveaux drapeaux ; le Régiment reçoit son drapeau actuel.

Au mois de septembre 1880, à Paris, le soldat Mazurel entendant sortir d'une maison de l'avenue de Neuilly, les cris : Au feu ! au feu ! s'y précipite avec le nommé Follet, du 74e ; ils gravissent quatre étages et, au milieu d'une épaisse fumée, réussissent à sauver quatre enfants, dont l'aîné avait dix ans et le plus jeune deux ans.

Au mois de mars 1882, le soldat Billot, du détachement de Bernay, se jette vers six heures du soir, sans prendre le temps de se déshabiller complètement, dans la Charentonne, à un endroit où cette rivière a deux mètres de profondeur, et parvient à retirer de l'eau une femme qui allait se noyer.

A la suite des manœuvres d'automne, qui ont lieu sur la rive gauche de la Seine, dans les environs de Mantes et d'Evreux, les deux divisions du corps d'armée opèrent leur changement de garnison périodique. A Rouen sont envoyés l'état-major, deux bataillons et le dépôt ; un bataillon est détaché à Eu ; un autre bataillon, le bataillon disponible, est détaché à Givet, dans la 6e région pour trois ans.

En 1883, le Régiment prend part aux manœuvres de sa brigade entre Rouen et la Risle,

Le 26 avril 1884, le colonel Jollivet remplace le colonel Vigneaud, promu général de brigade.

Le 13 mai, un bataillon est détaché à Dieppe.

Au mois de septembre, le Régiment assiste aux manœuvres de la 5e division, dans le pays de Caux, aux environs de Pavilly, Yvetot et Bolbec. Toutes ces manœuvres annuelles se font avec l'appoint de réservistes, qui portent généralement à plus de 1900 hommes l'effectif total des trois bataillons prenant part aux manœuvres.

Le 6 octobre, le colonel Rousset remplace le colonel Jollivet à la tête du Régiment.

Dans la nuit du 5 au 6 juillet 1885, le caporal Schillé, du bataillon de Dieppe, qui était en permission de la nuit, entendant appeler au secours, se précipite dans la direction des cris, et parvient à dégager une personne terrassée par trois malfaiteurs ; il peut même arrêter l'un d'eux et le conduire au poste ; se remettant de suite à la recherche des autres, il en saisit un second, qui lui est malheureusement arraché des mains par une bande de vauriens que cette scène avait attirés.

Les manœuvres de corps d'armée, exécutées au mois de septembre, dans les deux Vexins, Vexin normand entre l'Andelle et l'Epte, Vexin français entre l'Epte et l'Oise, sont suivies du changement de garnison entre elles des deux divisions. Le 39e vient occuper Saint-Cloud et le Mont-Valérien avec les 1er et 4e bataillons, venus des manœuvres, et le 2e bataillon, rappelé de Givet ; le 3e bataillon va à Bernay avec le dépôt.

Au 1er avril 1887, le Régiment entre dans l'intérieur de Paris ; il est réparti entre l'Ecole Militaire et la caserne de Latour-Maubourg.

Par application du décret du 29 juillet 1887, qui réorganise l'infanterie, le Régiment est réduit à trois bataillons et un cadre complémentaire; le 4e bataillon et les compagnies de dépôt ont été supprimés. Les bataillons sont placés, le 3e à Bernay, les 1er et 2e à Paris ; peu de temps après, ce dernier est réparti entre les forts du sud.

Au mois d'août 1888, le soldat Théfaut, faisant partie d'une patrouille appelée à pénétrer dans une brasserie de l'Avenue de Latour-Maubourg, où avaient éclaté des désordres, arrête et désarme un garçon de café, qui était dans un état de surexitation violente, et qui, tenant à la main un révolver, dont il venait de tirer trois coups, mettait en joue ce soldat.

Les traditions de probité continuent à être en honneur

au 39e. Les ordres du Régiment nous donnent les noms des militaires qui se sont plus particulièrement fait remarquer à cet égard ; ce sont les soldats Héquet (mai 1880, à Paris), Menais (septembre 1884, à Rouen). Géroux (mai 1886, à Saint-Cloud), et Hobbey (mars 1888, à Paris, qui se sont empressés de restituer ou de faire restituer à leurs propriétaires des sommes importantes trouvées sur la voie publique.

En septembre 1888, les manœuvres du 3e corps, exécutées comme celles de 1885, dans les deux Vexins et terminées, à Boos, près Rouen, par une grande revue passée par le Président de la République, sont suivies de la permutation des deux divisions, laquelle doit continuer à s'effectuer tous les trois ans.

Le 39e, qui est régiment de Rouen-Nord, occupe, au nord de la Seine, les casernements de la rive droite, avec son état-major, deux bataillons et son dépôt ; un bataillon est détaché à Elbeuf, avec relèvement annuel.

Au mois de décembre, le colonel Bourelly succède, dans le commandement du Régiment, au colonel Rousset.

Le colonel Rousset, en faisant établir cet historique, a voulu, et son successeur s'est associé à sa pensée, placer sous les yeux des soldats qui servent et serviront la France sous le drapeau du 39e, les exemples d'honneur, de dévouement et d'héroïsme, qui forment le glorieux patrimoine du Régiment.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

This book is a preservation photocopy.
It was produced on Hammermill Laser Print natural white,
a 60 # book weight acid-free archival paper
which meets the requirements of
ANSI/NISO Z39.48-1992 (permanence of paper)

Preservation photocopying and binding
by
Acme Bookbinding
Charlestown, Massachusetts
1995

